

L'ARCHE *Editeur*

Botho STRAUSS

Les Hypocondres

Traduit par
Jacques DE DECKER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

BOTHO STRAUSS

LES HYPOCONDRES

Texte français de Jacques DE DECKER

L'ARCHE

86, RUE BONAPARTE

75006 PARIS - 326-60-72

R.C. PARIS B 572 127 009

PERSONNAGES

VLADIMIR	Fré dé ric	LATIN
NELLY	Anne	CHAPPUIS
VERA	Nicole	VALBERG
ELISABETH	Marie-Ange	DUTHEIL
SPAARK 1	Daniel	HANSSENS
SPAARK 2	Francis	BESSION
JAKOB	Fré déric	LATIN

AMSTERDAM - JANVIER 1901

Une grande pièce dans une maison bourgeoise. A l'Arrière plan une large ouverture vitrée garnie de rideaux. Une porte donne, à l'extérieur, sur une véranda ouverte. A l'extérieur, l'on peut voir - lorsque les rideaux sont tirés - un jardin enneigé . Devant cette fenêtre donnant sur la véranda, une surface surélevée à laquelle conduisent deux, trois marches.

Le long du mur de droite, un peu à l'arrière-plan, se dresse un vieux lit à baldaquin dont les tentures, tout autour, sont fermées. Au milieu de la scène : un grand canapé, deux fauteuils, une table basse et un guéridon, dont le plateau est en verre.

A l'avant-plan à gauche : une table de salle à manger et deux chaises. Derrière : le coin de travail de VLADIMIR, une sorte de balcon, auquel mène un escalier. Sur le balcon se trouvent un secrétaire, une chaise et un divan , ainsi qu'une bibliothèque au milieu de laquelle a été installé un vaste aquarium.

Derrière le balcon un large couloir, une galerie, qui file vers le fond de la scène. Cette galerie est longée, sur son côté droit, de colonnes. Sur le côté gauche sont indiqués des meubles, une horloge murale, des objets d'art, une cheminée etc... Cette galerie semble ne pas avoir de fin. De tous ceux qui arpentent cette galerie, on entend résonner les pas.

ACTE I , Scène 1

VLADIMIR arrive de la galerie dans la pièce en courant. Il saigne abondamment du nez. Il frissonne, ses dents claquent. Il jette son revolver sur le guéridon, dont le plateau en verre se brise. Le revolver tombe à terre. VLADIMIR frappe sa poitrine de ses bras, parce qu'il est frigorifié. Il s'allonge, tel qu'il est, avec son écharpe, son manteau et son béret, sur le canapé et s'y recroqueville. Un peu plus tard, NELLY arrive de la galerie dans la pièce en courant. Elle a un carton ouvert sous le bras, elle le jette sur le sol. Des linges sales et des vêtements s'en échappent. Elle réchauffe ses mains froides de son haleine. Elle regarde furtivement la pièce autour d'elle. Elle va vers le lit et se couche telle qu'elle est, en manteau, dans le lit.

NELLY Où étais-tu passé ?

VLADIMIR Ce froid va finir par me fendre l'os nasal.

NELLY Tu aurais dû m'ètreindre de toutes tes forces dans tes bras.

VLADIMIR Je suis descendu trop vite de la voiture, j'ai trébuché et je suis tombé sur le pavé.

NELLY Tu saignes de nouveau.

VLADIMIR Nelly ?

NELLY Oui.

- VLADIMIR J'étais là, étendu dans le caniveau et je t'ai vu sortir de la prison. Mais tu n'as pas jeté un regard autour de toi. Tu es montée aussitôt dans une calèche.
- NELLY L'hiver. Tu saignes de nouveau.
- VLADIMIR Ca coule tout droit des cavités frontales.
- NELLY Tu ne peux vraiment pas t'imaginer la blessure autrement ?
- VLADIMIR Non.
- NELLY (petit rire discret)
Une idée soudaine ? *une idée en fait dire
une idée soudaine dire
une idée ?*
- VLADIMIR Peut-être. Je ne sais pas.
- NELLY C'est ainsi qu'une petite lourdeur d'estomac peut précipiter le dormeur dans un cauchemar fatal.
- VLADIMIR (excité)
Oui.Oui. C'est comme ça en réalité. A quoi servent ces acharnements à tout expliquer, tous ces détails médicaux ?
- NELLY Quoi ? Serions-nous les derniers barbares parmi les ergoteurs ?
- VLADIMIR (agité)
Et les images .
(calme)
Les images de la douleur ?

NELLY

(lui enlevant les mots de la bouche)

Les représentations qui accompagnent l'expérience de la douleur bouleversent toutes les connaissances. Elles ridiculisent le savoir scientifique dans son ensemble. Pas vrai ?

VLADIMIR

(pas intéressé)

Appelle ça comme tu veux.

NELLY

(se lève du lit)

Le gros Spaak est aussi un barbare dans ce genre. Ce qu'il peut trouver parfois comme expressions ! Quand il devait faire un renvoi après le repas, il disait : une dépression atmosphérique tombe sur mon gosier.

(VLADIMIR rit brièvement, puis regarde de nouveau avec indifférence devant lui.)
NELLY se sent encouragée à parler par le rire de VLADIMIR)

NELLY

Un jour, le gros Spaak a dit : non, non, je ne joue pas à la loterie. Je me dis : selon la même probabilité qui te permettrait de gagner à la loterie, tu pourrais, en revanche, être frappé par la foudre durant un orage. Si par contre je ne cherche pas le hasard favorable, je demeurerai à l'abri du hasard néfaste. Oui, le bon et le mauvais hasard : voilà où était son idée fixe. Pendant tout un temps, il ne s'est pas séparé de son revolver. Il avait peur d'un rien. Il craignait même les feuilles d'érables qui tombaient en voltigeant. Mais il avait surtout peur de lui-même. Il riait à gorge déployée, puis devenait pâle comme de la craie. Il disait : chaque fois que je dois rire ainsi, j'en ai aussitôt le vertige. Et tout de suite après, il s'effrayait de la constatation qu'il venait de faire, parce qu'il avait peur d'avoir vu clair en lui et d'avoir pré-

*M. m. : Il avait de son
 réflexes dans sa poche*

Et pourtant, le gros Spaak est un bon commerçant, de même - dans son association avec son frère - qu'un fabricant de valeur. Quant à nous, ne vivons-nous pas très décemment d'une entreprise à la tête de laquelle se trouve une poule mouillée ? Ainsi vont les choses. Quelqu'un tremble de peur et pense en barbare et n'en est pas moins le meilleur spéculateur, le meilleur commanditaire, le meilleur exploitant, le meilleur gestionnaire.

VLADIMIR

(l'interrompt ; d'une voix forte et lente)

Un mot produit le suivant. Ca ne s'arrête donc nulle part ?

(secoue tristement la tête)

Nelly, Nelly.

NELLY

Mais tu as ri pourtant.

(NELLY s'assied sur le bord du lit. VLADIMIR se lève, enlève son bonnet et regarde NELLY sévèrement. NELLY veut dire quelque chose et ouvre la bouche)

VLADIMIR

J'en attrappe le vertige, quand tu ouvres la bouche si grand.

(NELLY se lève, furieuse et parcourt la pièce. Elle se familiarise à nouveau avec sa maison. Elle avise un voilage, mal ajusté au rideau de l'ouverture vitrée)

NELLY

Qu'est-ce que ce voile vient faire ?

VLADIMIR

Nelly l'a placé. J'étais en train de m'enduire les plantes des pieds.

NELLY Vera ?

VLADIMIR Je ne sais pas où elle est fourrée.

(NELLY veut faire remarquer ce lapsus
à VLADIMIR, mais en reste là. Elle
montre le voilage)

NELLY C'est un...

VLADIMIR Une sorte d'atrophie de la corne. Les pieds ne me soutiennent plus très bien. J'ai très mal quand je marche ou quand je me tiens debout.

(Il montre, tout en restant assis, avec
quelle précaution il doit poser le pied.
NELLY s'appuie sur le canapé et observe
VLADIMIR)

NELLY Je me demande si la corne, pour la plante des pieds, est vraiment la meilleure solution pensable.

VLADIMIR Tu en as une autre ?

NELLY Le cuir. Le feutre. L'amiante.

VLADIMIR Qu'est-ce que tu dirais du fer à cheval ?

(VLADIMIR mime comment il marcherait
avec des fers à cheval)

Ce n'est pas tout ça. Tout homme devrait, par sa nature même, ne faire que ce qui convient à sa santé naturelle.

NELLY Une vie sans peines, et sans fracas. Tout dans les plis.

VLADIMIR

Sans commentaires.

(Il montre derrière lui)

Une sorte de voilage. Il paraît que c'est toi qui l'as commandé. Avant la détention préventive.

NELLY

Moi ? Sûrement pas. Et ce n'est d'ailleurs pas un voilage ordinaire. C'est de l'authentique voile de mariée.

VLADIMIR

(se retourne)

Pas l'idéal pour l'hiver.

(NELLY retire son manteau et, ce faisant, renverse un vase de lise qui était déposé sur une marche de l'escalier. Le vase se brise. VLADIMIR se précipite vers l'endroit du désastre et se baigne les mains dans l'eau qui s'écoule. Il porte les mains à son visage et lave le sang)

VLADIMIR

Ah, l'eau est chaude. La chaleur des lise.

NELLY

Vladimir, je t'aime. *bon*

(NELLY va vers le canapé et s'assied. VLADIMIR s'assied sur les marches devant la véranda)

VLADIMIR

Où en étions-nous ? J'ai perdu le fil.

NELLY

(comme si elle se répétait)

Voilà. Je suis soupçonnée d'avoir assassiné le chimiste Gustav Mann.

(Elle rit doucement)

On m'appréhende, on m'incarcère. Les frères Spaak déposent une caution, ils me délivrent. Et me revoilà en liberté.

(Elle tambourine avec les pointes de ses pieds sur le sol)

*M. a. m. à crédit
(mot anglosaxon)*

Bon, j'admets, c'est une liberté conditionnelle et révocable. Mais qu'est-ce que ça change.

VLADIMIR (répond involontairement)

Rien.

NELLY (se tourne à moitié vers lui)

Comment ?

VLADIMIR (Comme s'il n'avait rien dit)

Rien.

NELLY Notre grand crime épouvantable. Derrière le dos, tout cela. Mais nous commençons seulement à nous en apercevoir. Un infime tiraillement nerveux au-dessous de l'oeil gauche en a gardé la trace. Pas vrai ?

VLADIMIR Fais attention, Nelly. Tes sourcils sont minces à se déchirer.

NELLY Bientôt, des sortes d'écailles me tomberont des yeux. Je saurai alors si comme meurtrière, je ne vis pas plus prudemment, si je n'aime pas plus intensément qu'avant. Tu te souviens ? Quand nous nous sommes rencontrés. Tu voulais à tout prix nous faire cambrioler le bureau de ton père. Tu disais : il faut que nous nous rendions malheureux, cela nous rendra réellement dépendants l'un de l'autre. Jadis.

VLADIMIR

Arrête. Je ne supporte pas ces formes déficitaires : "Tu voulais", "tu disais", "jadis". J'en ai mal à la tête. Je ne retiens rien. Un oubli forcené, de tout ce qui ne m'intéresse pas. Je crois qu'à part mon travail, à part les poissons, je suis dans le blanc, dans le vide total. Comment dit-on ? Par exemple : comment s'appelle la brume matinale qui s'élève de la forêt vierge humide ? Ou, d'autre part, comment se nomme ce brouillard vapoureux qui plane sur le fleuve en pleine chaleur ? Quel est le mot exact. Je ne le sais pas, je ne le sais pas.

(NELLY sourit. Elle se lève, prend son manteau sur le bras et saisit une chaise devant la table de la salle à manger. Elle l'apporte dans le voisinage de VLADIMIR et s'assied dessus. Elle regarde VLADIMIR en face. Elle cite de mémoire)

NELLY

"J'ai oublié le mot /que je voulais dire/ Et, impalpable, l'idée s'en retourne/ Au luxueux boudoir des ombres".

VLADIMIR

Il sort d'où, ce vers.

NELLY

(se balance sur sa chaise, sur le ton de la citation)

Tu es la stupide écolière zélée, qui après s'être appliquée trop longtemps, oublie et se met à tout mélanger.

VLADIMIR

(s'approche par le côté de NELLY, qui se balance sur sa chaise ; il parle, sans vouloir parler)

Tu ne me reconnais pas ? Je viens à toi en époux scrupuleux. Il faut que je te raconte dans quel état effroyable j'ai trouvé ton amant.

NELLY

(sourit, sur le ton de la citation)

Le long bonnet retombait sur son dos. Son coeur se mit à vibrer puis intervint la mort soudaine. Si brusquement qu'il ne s'aperçoit même pas le temps d'un fragment de seconde qu'il meurt.

(VLADIMIR est saisi d'effroi. Il veut interrompre violemment la mystérieuse tension de la conversation. Il donne un coup à la chaise. NELLY tombe, avec la chaise, à la renverse sur le sol. Elle pousse un cri)

*Contenance
brisée*

VLADIMIR

Cesse maintenant, Nelly. Tout cela, nous l'avons déjà dit une fois.

NELLY

(accroupie par terre)

*qu'il ne faut pas claquer
les doigts de main*

Mot pour mot. Après que tu as dit : un oubli forcené, de tout ce qui ne m'intéresse pas, nous n'avons plus choisi librement le moindre mot. Une conversation qui eut lieu un jour après la mort de Gustav. Cela ne va pas. Si tu ne veux pas te souvenir, le souvenir viendra à toi.

VLADIMIR

(heurte, furieux, la chaise à plusieurs reprises)

J'aurais aimé que tu restes étendue par terre, les hanches paralysées, ou alors épileptique à jamais.

(NELLY rampe vers le guéridon et ramasse le revolver parmi les tessons. VLADIMIR l'observe, et court, aussi vite qu'il le peut, sur la pointe des pieds, se cacher dans le lit. NELLY regarde tristement le revolver. Elle se retourne vers VLADIMIR. Elle fourre le revolver dans la poche de son manteau. Elle se met le manteau sur les épaules. Elle reste accroupie par terre. Après quelques instants VLADIMIR apparaît derrière le lit. Il va droit vers NELLY s'arrête ensuite et puis, péniblement - comme s'il marchait sur "des charbons ardents" - passe au large d'elle. Il monte les marches vers son coin de travail. Il se livre à sa besogne avec les poissons : il jette dans l'aquarium quelques pastilles qui laissent une traînée de bactéries derrière elles. Il observe à la loupe le comportement des poissons. Il prend des notes. Le silence est complet. Brusquement, l'horloge murale sonne très fort. NELLY émet aussitôt un cri de douleur. VLADIMIR se tourne vers NELLY. Il regarde sa bouche grande ouverte. Son visage trahit une expression d'effroi. Il se redresse, se bouche les oreilles et crie).

VLADIMIR

Ferme la bouche, vite ! Il en sort une bête noire.

(Nelly plaque spontanément ses deux mains sur sa bouche, à s'étrangler. VLADIMIR se détend, semble ravi. Il met les mains aux hanches et rit)

VLADIMIR

Enfin. A toi maintenant. Qu'est-ce que tu disais ?

ACTE I, Scène 2

La pièce a été mise en ordre. Un repas de midi est prêt sur la table de la salle à manger. VLADIMIR et NELLY sont assis l'un en face de l'autre, de part et d'autre de la longue table. Ils mangent. Une lumière hivernale tombe de la fenêtre de la veranda. La table, cependant, est dans l'ombre. VLADIMIR a un livre à la main, dont il lit un extrait à voix haute.

VLADIMIR

(lisant)

"2 novembre. Ce matin tôt, pour la première fois depuis longtemps, à nouveau cette joie à la figuration d'un couteau que l'on tournerait dans mon coeur"

(Il regarde NELLY par-dessus son livre)

C'est vrai, est-ce qu'il n'est pas injuste que la victime du meurtre ne survive pas à la surprise de la pénétration ? Elle ne trouve son compte sur aucun plan.

(il mange)

Il ne sera jamais en mesure de se souvenir. Il ne trouvera jamais l'occasion de formuler la véritable aventure de son existence.

(il mange)

NELLY

Qu'est-ce qu'il pourrait bien raconter ?

(elle mange)

Ses mots ne resteraient jamais que de lointaines références à sa monstrueuse expérience.

VLADIMIR

Possible.

La nécessité de survivre pourrait même faire de lui un esbroufeur et un fanfaron. Il risquerait d'être de plus en plus tenté de raconter une histoire bien lisse, bien cohérente, totalement étrangère à lui-même. Mais ne serait-ce pas là une expression véridique de son indicible aventure

(il mange)

NELLY

Et moi ?

(elle mange)

Oui, n'est-ce pas à sa vie après la mort que la victime condamne son assassin ?

VLADIMIR

Pas de quoi se plaindre.

(il mange)

Je persiste à croire que l'assassiné est vu sur toute la ligne. Même si j'admets que l'instant de la surprise mortelle qui met un terme à sa vie lui appartient à lui seul.

(il mange)

Mais n'est-ce pas à toi qu'est réservé le noble vocabulaire du plan , de l'imagination et du pressentiment ? Tandis que lui demeure muet et démuné comme une chose.

(il mange et boit)

Ecoute.

(il continue à lire)

Non mort de l'endroit

"L'endroit le plus rentable pour enfoncer la lame semble se trouver entre cou et menton".

(il tâte l'endroit)

On soulève le menton et on enfonce le couteau dans les muscles tendus . L'endroit n'est probablement propice que dans l'idée que l'on se fait. On s'attend à en voir surgir un immense afflux de sang et à devoir y rompre un entrelacs de tendons et d'osselets, comme on en trouve aux cuisses rôties des dindons".

(il pose le livre à côté de lui, mange et boit de nouveau)

NELLY

(impavide et insistante)

Gustav a exigé de moi que je te quitte et n'aime plus que lui. J'avais besoin de toi, mais durant un certain temps, j'ai eu besoin de Gustav aussi. Un jour j'ai compris qu'il était prêt à m'attacher à lui par la violence ou à t'arracher à moi par la violence. Il fallait donc que je me décide.

(elle mange)

C'est tout. *C'est tout comme ça ...*

VLADIMIR

(se lève, excité)

Non, je ne comparais pas comme témoin, je ne déposerai jamais publiquement. Je préfère être torturé que de me prêter à un interrogatoire public.

NELLY

Oh le procès ne me fait pas peur. Les avocats sont très confiants. Et de lourdes charges pèsent sur le mort.

VLADIMIR

Je ne comprends pas grand'chose, je ne veux pas souffrir.

(il retombe sur sa chaise)

Qu'est-ce qu'un homme peut dire de plus ?

NELLY

Une rougeur fugace sur ton cou ?

(VLADIMIR repousse la vaisselle loin de lui et s'appuie sur la table, fatigué. Il écarte les coudes et en conséquence, sans qu'il ne le remarque, la couture centrale de son étroit veston se déchire, rendant visible la doublure blanche)

VLADIMIR

Tout comprendre, c'est tout pardonner. Beaucoup d'argent, beaucoup d'honneurs. Richesse et sagesse ne vont pas de pair.

NELLY

Je ne me trompe pas : tu ne peux plus qu'à peine parler.

(NELLY va vers VLADIMIR et lui caresse la tête. Elle rassemble la vaisselle et la pose sur une table roulante. Elle pousse à grand bruit la table vers le fond. Elle revient aussitôt. Elle marche à présent grave et silencieuse, la tête baissée. Elle monte vers le coin de travail de VLADIMIR et s'assied sur le divan. Elle regarde VLADIMIR par-dessus la petite balustrade).

NELLY

Vladimir. C'est fini. Nous sommes à nouveau seuls. Nous n'allons plus employer que les mots qui nous appartiennent à tous deux.

(VLADIMIR se redresse. Il parle maintenant d'une voix complètement empruntée. Non pas seulement sur un ton plus élevé ou plus bas, mais aussi avec les caractéristiques particulières, innées de la façon de parler d'un autre, en avançant la mâchoire inférieure ou comme s'il avait la gorge nouée et ainsi de suite. Insensiblement, VLADIMIR met sa personne et son discours en scène devant NELLY. NELLY se comporte en spectatrice attentive)

VLADIMIR

Tout, tout me fait aujourd'hui une impression bouleversante. Avons-nous un jour aujourd'hui ou y en a-t-il deux à la fois ? Oui. Ne suis-je pas-tout tranquillement assis que je sois - la proie d'une horde de sensations et d'expressions primitives. Oui. Quand je me rémémore les dernières semaines qu'il m'a fallu passer sans Nelly. J'étais plongé dans une profonde hébétude, je perdais toute vigilance et risquais de me perdre purement et simplement. Oui. Cela a naturellement commencé avec un affaiblissement de la vue. La rétine était-elle en train de se décoller ou de se déchirer ? Inquiet, je courus le long des profils menaçants et me procurai bientôt de bonnes et solides lunettes. Oui.

(VLADIMIR fouille la poche intérieure de son veston, se lève et en extrait un étui en cuir. Il le montre à NELLY. Il veut en tirer des lunettes, mais elles tombent, broyées, brisées en mille morceaux, par l'ouverture de l'étui, entre ses doigts, sur le sol. Il est stupéfait et désemparé comme un clown).

NELLY

(rit et frappe dans les mains avec enthousiasme)

Tu as répandu ton collyre, l'artiste.

VLADIMIR

(regarde NELLY avec sévérité, mais n'est pas déconcerté)

Avec ces lunettes.

(il tient l'étui devant ses yeux)

Je pouvais enfin lire à nouveau mes chères histoires argentines, où l'on regarde comme dans un miroir sombre. Et chaque fois il faut que tu t'attendes à y apparaître toi-même, cité nommément, et à y être mêlé à quelque méchant mystère. Oui. Je suis assis dans la veranda, emmitoufflé dans une couverture et je lis attentivement. Quand, pour me distraire, je regarde loin autour de moi, par-dessus le mur du jardin, je vois un homme arpenter la rue. Oui. Mais à peine mon oeil l'a-t-il saisi qu'il s'effondre sur le sol. Je m'effraie et je me replonge, angoissé, dans mon livre. Mais là - pour mon plus grand désarroi encore - je lis exactement ce qui vient de m'advenir à ce moment précis.

(il cite, prend l'étui pour la page du livre
et suit les lignes du doigt)

"Je m'imaginai aussitôt que j'avais des yeux
de basilic. Pris d'une extrême angoisse, je marche
en tous sens et me regarde à la dérobée dans le
miroir : et parce que l'idée m'est venue que
j'aurais des yeux de basilic, tout se passe comme
si je me désintérais face à moi-même..."

Oui.

(il se remet à parler de façon empruntée)

N'est-ce pas, Nelly, tu t'étais introduite dans
mon entendement et tu me faisais voir par les
yeux d'un meurtrier.

NELLY

(tressaille)

Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu mens. Je n'ai rien à voir
avec ça. Tu as tué. Tu as le mauvais oeil.

VLADIMIR

(doucement)

Gustav, tu l'as aimé pourtant. Tu l'as tué par
désespoir d'amour.

NELLY

Qu'est-ce que tu en sais ? Ce que j'ai fait n'était
que la maladroite contrefaçon d'un crime. L'original
est dans ta tête, Vladimir.

VLADIMIR

(s'accroupi sur la chaise, le dos tourné vers NELLY)

Je ne suis pas coupable. C'est de la diffamation.

NELLY

(lève la tête, dresse l'oreille)

De quoi parlons-nous, en réalité ?

VLADIMIR Je ne sais pas. Je réagis, c'est tout, je
 t'imite.

NELLY (remarque la déchirure dans le veston de VLADIMIR)
 Ton veston a craqué.

VLADIMIR Je n'ai rien entendu

NELLY Tu n'as qu'à toucher.

VLADIMIR (tâte son dos)
 Non. Je ne sens rien.

NELLY Tes mains sont en bois, ou quoi ?

VLADIMIR (regarde ses mains, passe sa main droite sur son
 front)
 Non.

NELLY Enlève ton veston, tu verras.

VLADIMIR Non.

NELLY Tu ne veux de nouveau pas admettre l'évidence.

VLADIMIR Si. Je voudrais qu'elle me crève les yeux.

NELLY Pourquoi n'enlèves-tu pas ton veston ?

VLADIMIR Tomber la veste ne convient pas à mon humeur
 du moment.

NELLY Quelle genre d'humeur ?

VLADIMIR Une humeur amoureuse.

NELLY

(prudente)

Ca se touche ?

VLADIMIR

(hausse les épaules)

C'est froid, calme et incessant. Comme une loi de la nature, voilà l'impression que ça fait.

NELLY

Comme si rien ne devait plus venir. Comme si un but était atteint.

VLADIMIR

Oui. Le but infini de toutes les controverses et de toutes les questions.

NELLY

(après un moment)

Je voudrais être près de toi, Vladimir.

VLADIMIR

Viens avec moi. Vite. Nous descendons très profondément jusqu'à la plaine claire et froide sous nos pieds. Un après-midi de janvier qui durerait toujours. Ici, tu peux tout oublier. Nous ne savons une chose que pour autant que nous la vivions ensemble. Et ce qui se passe autour de nous, nous y assistons et l'organisons en même temps. Comprends-tu maintenant ce que cela veut dire, de ne plus devoir chercher d'issue ? Ne plus lire, ne plus prononcer de verdicts, ne plus devoir s'initier à ce qui est neuf et étranger. Nous allons dévisager nos traits familiers et nous encourager l'un l'autre. Et ce que je dis et les mouvements de ma face ne seront qu'un écho et un reflet de tes dires et de tes mines. Et pour toi ce sera pareil. Oh parler m'est si facile, il n'y a rien de plus simple. Quand nous parlons ainsi l'un avec l'autre, je deviens presque un orateur. Je me sens si assuré et si détendu.

NELLY

Viens près de moi. Je veux te toucher.

(VLADIMIR enlève la nappe de la table et se la noue vivement autour de la poitrine. La déchirure de sa veste est dès lors cachée. Il s'incline devant NELLY et court, un peu sottement et émoustillé, vers elle. Il se couche sur le divan, la tête dans le giron de NELLY, et s'endort aussitôt. NELLY promène ses mains sur son corps. Elle défait le noeud de la nappe et la lui retire. Elle commence à saisir prudemment VLADIMIR à quelques endroits de son corps. Soudain elle se rend compte qu'elle ne touche pas la chair habituelle d'un homme. Elle l'empoigne de plus en plus fort. Elle frappe sur certaines parties du corps. Elle tape du poing dessus. Le bruit qu'elle produit paraît inanimé, comme si elle tapait sur du cuir. Elle examine ses mains par précaution).

NELLY

Est-ce que c'est ta peau de nuit, toute en cuir ?
Ferais-tu le mort ?

(NELLY se lève et pose la nappe sur VLADIMIR)

Ne fais pas ça , Vladimir. Je deviens folle, quand je ne peux pas te toucher.

(NELLY pleine d'angoisse, descend les marches de l'escalier)

NELLY

(très doucement)

Au secours. Au secours.

(NELLY se retourne et regarde le divan à nouveau. VLADIMIR a disparu. Sur le divan il n'y a plus que la nappe repliée. NELLY, en toute hâte, remonte les marches et tire la nappe. Personne ne repose là. Elle pousse un cri. Elle presse ses deux index sur ses yeux).

Voyez, mes yeux, voyez devant vous.

(NELLY frappe de ses deux poings sur le siège du divan . Elle presse ses paumes l'une sur l'autre)

NELLY

Sentez, mes mains, sentez.

(NELLY tombe à genoux et bascule en avant sur le divan. Après un moment, VLADIMIR vient de l'extérieur par la porte de la veranda. Il porte un nouveau veston. Il tient un vase dans la main gauche et des lis fraîchement coupés dans la main droite. Il parle d'un ton aimable et sûr de lui).

NELLY

(sursaute , effrayée)

Vladimir ?

VLADIMIR

As-tu bien dormi, Nelly ?

NELLY

Je n'ai pas -est-ce que j'ai dormi ?

VLADIMIR

Avant que je n'aille dans la serre, tu étais étendue sur mon divan et tu dormais à poings fermés.

(NELLY descend l'escalier en courant et va vers VLADIMIR)

NELLY

(insistante)

Ce n'était pas moi. Il y a un instant, c'était toi qui étais étendu sur le divan et qui dormais à poings fermés.

VLADIMIR

(souple et rit)

Ainsi vont les choses. Quand deux êtres s'aiment tendrement, il peut arriver qu'ils se prennent l'un pour l'autre.

(NELLY arrache le veston des épaules de VLADIMIR et lui ouvre sa chemise. On voit que VLADIMIR porte une cuirasse de cuir brun).

NELLY

La voilà, ta peau de cuir.

(VLADIMIR parle avec toujours le vase et les fleurs dans les mains. Il est un peu fâché et gêné)

VLADIMIR

Pourquoi. Faut-il, en sortant d'ici, que je sois à la merci du premier matelot venu qui joue du couteau ?

NELLY

Il y a quelques minutes, j'ai frappé de mes deux poings sur la poitrine de cuir. Cela, tu le sais quand même ?

VLADIMIR

Ah, maintenant je comprends notre malentendu. C'était après le repas, tu voulais me prendre dans tes bras, mais je suis aussitôt tombé dans un sommeil profond. C'est bien ça ?

NELLY

Oui, oui, oui.

VLADIMIR Mais cela, c'était hier, Nelly, pas aujourd'hui.

NELLY Hier. Il y a trois minutes c'était hier. Est-ce que je serais tombée hors du temps ?

VLADIMIR Tu es un peu nerveuse, tu as dû faire un mauvais rêve. Et la prison continue à faire son effet. Là-bas, tous les jours se ressemblent.

NELLY Tu veux dire, que ce n'est pas -

(elle se frappe la tête)

la folie ?

(VLADIMIR se détourne d'elle et se dirige, tandis qu'il parle, vers la galerie du fond. NELLY le suit, comme aimantée).

VLADIMIR La folie n'a rien à voir là-dedans. Maintenant que tu es à nouveau libre, il faut qu'à chaque seconde que tu vis, tu te surveilles attentivement. Si tu t'oublies un seul instant, tu risques que beaucoup, beaucoup plus de temps s'écoule que tu n'en as conscience. Cela ne t'empêcherait pas de devenir rapidement très vieille et hideuse.

NELLY Oui, Vladimir. Je ferai attention.

(Ils sortent par la galerie. On entend pendant un certain temps l'écho de leurs pas)

LE NOIR SE FAIT

ACTE I, Scène 3

VALDIMIR est étendu sur son divan et dort. VERA entre, sur la pointe des pieds, par la galerie. Elle porte, accumulé en une grande masse désordonnée, le voile dont un échantillon est pendu au rideau de la véranda. Cet amas de voile cache le haut de son corps et son visage. On ne la reconnaît que lorsqu'elle dépose sa charge sur le canapé. Elle s'approche prudemment de VLADIMIR et s'assure qu'il dort profondément. Elle fait alors un signe de la main vers l'arrière, et NELLY la rejoint. Les femmes s'occupent du tissu, le déploient, le mesurent et s'apprêtent à le découper.

NELLY si au moins je savais qui a fait livrer
cette merveille à la maison. Il y a assez
de voile pour deux douzaines de mariées.

VERA Et si c'était Monsieur lui-même ?

NELLY Vladimir ? Il prétend que c'est moi qui ai
commandé la chose.

VERA (s'assied sur le dossier du canapé et sanglote)
Il est si difficile à comprendre. On ne sait jamais
précisément ce qu'il veut. Je me fais l'effet de
la plus stupide des bonniches, de l'éléphant dans
le magasin de porcelaine. Il se peut que je
n'emploie pas toujours le mot qui convient, mais
je n'en ai pas moins des sentiments. Je ne pèse
pas mes mots sur une balance d'horloger, mais qu'on
ne compte pas sur moi pour jouer la Marie-tais-toi là

NELLY Mais Vera, qu'avez-vous ? Est-ce qu'il s'est mal
comporté avec vous ?

VERA

Il a fait celui qui a la bouche cousue. Il s'est comporté comme un primitif. Pas un mot n'est sorti de ses lèvres tant que vous étiez partie, Madame. Moi, je suis du genre franc et direct. Comme me serais-je retrouvée dans les signes ridicules et dégoûtants qu'il m'adressait ?

NELLY

Quels signes ?

VERA

Il soufflait par le nez, se grattait le menton, écartait les doigts relevait les pans de son habit, retroussait les lèvres, roulait des yeux, crachait, sifflait et grognait - et chaque chose avait sa signification. Non, Madame, ce n'est pas la langue que des gens comme nous pouvons comprendre et suivre.

NELLY

Si tu étais amoureuse de lui, comme moi, chacun de ses gestes superbes t'emplirait de joie et de bonheur. Parce que si tu l'aimas, tu sens combien il observe et comprend infailliblement le moindre de tes regards, la moindre de tes réactions nerveuses. Chacun de tes mots tombe dans le réseau serré de ses idées et de ses symboles, il l'y engrange précautionneusement avant d'y enserrer ce que tu as dit ou, au contraire, l'en extirper et l'oublier.

VERA

Ah Madame, vous avez votre secret à vous deux, mais cela ne fait pas notre affaire, à nous, les autres. Si vous saviez le spectacle qu'il a donné ! Toujours la même épouvantable scène.

NELLY

Quel spectacle, quelle scène ?

VERA Oh, indescriptible. Il a raconté des horreurs sur vous. Comme vous auriez assassiné le chimiste. Comment vous auriez préparé cela dans le moindre détail, sans en parler à personne, cruellement.

NELLY Ce n'est pas vrai. Qu'est-ce qu'il vous a raconté ?

VERA Rien. Il a tout mimé de façon si effroyable. Comme un danseur, muet et comme possédé. Et que le crime aurait été accompli en toute conscience, selon un plan diabolique.

NELLY (crie à l'adresse de VLADIMIR)

Sale menteur.

(elle se ressaisit)

C'est toujours comme ça. Souvent, l'imagination de Vladimir déborde de sa tête et s'écoule dans tous ses membres. Je suppose que tu n'as pas cru le moindre mot.

VERA Si le moindre mot était sorti de sa bouche, je l'aurais contredit avec véhémence.

NELLY Tu l'as mal compris. Tu ne t'en sors pas avec ses plaisanteries. Je suis sûre qu'il voulait seulement, à sa manière bizarre, te souhaiter une bonne journée. Ou, lorsqu'il dansait, il voulait dire : apporte-moi une crème pour les pieds, tu vois bien que je ne tiens plus debout.

VLADIMIR (dans son sommeil)

Laisse-moi, Jakob, oui, laisse-moi Jakob.

VERA Il rêve de son père.

NELLY Non, il ne rêve pas. Il imagine quelque chose dans son sommeil. Comment sais-tu que son père s'appelle Jakob ?

VERA (un peu embarrassée)

Oui. Comment le saurais-je ? Il me l'a gesticulé. Comme le reste.

NELLY Quoi encore ?

VERA Que son père, Jakob, a un goût.

(elle imite un peu timidement, le geste par lequel, manifestement, VLADIMIR le lui a fait savoir)

Et à cause de ça il respire péniblement. Et que sa mère

(elle épèle selon l'alphabet des sourds-muets)

s'appelle Elisabeth et viendra bientôt en visite.

(elle montre une femme âgée, qui frappe à la porte, après avoir déposé deux lourdes valises à ses pieds)

NELLY Tu sais des tas de choses. Tu es devenue l'un de ses familiers.

VERA Ne pensez pas à mal à mon sujet, Madame. Savoir trop de choses, ça me retourne complètement.

NELLY Alors il va falloir veiller à ce que tu sois soulagé de cela rapidement.

(NELLY pose d'un geste apparemment amical sa main sur la nuque de VERA et la pousse vers son travail)

NELLY

Quand Elisabeth viendra, il faut que le beau rideau soit placé. D'ici là, tu auras tout oublié, pas vrai ?

(VERA est placée de telle sorte qu'elle puisse voir VLADIMIR se dresser sur le divan et se lever. De la main droite, il désigne de façon furtive et machinale NELLY et fait le geste d'étrangler. Il porte les deux mains à son cou et tire la langue très loin. La main de NELLY est toujours posée sur la nuque de VERA. VERA pousse un cri et se dégage)

VERA

Non. Pas ça.

(NELLY , qui suit le regard de VERA, se retourne en vitesse et voit VLADIMIR, tranquillement assis sur le divan . Il rit gentiment et l'attire d'un mouvement de l'index droit)

VERA

(met les deux mains devant son visage)
Pas de ça.

NELLY

(se dirige vers VLADIMIR)
Oui, VLADIMIR. Je viens.

LE NOIR SE FAIT

ACTE II, Scène I

La même pièce. Les nouveaux rideaux ont été placés entretemps. VLADIMIR est allongé sur le divan et dort. Il porte une chemise de soie claire et un pantalon sombre, NELLY et les Frères SPAAK sont debout devant le divan et considèrent le dormeur. Les Frères SPAAK sont, comme des jumeaux, habillés de même, de façon terne et peu soignée. Pour ce qui est de leur stature physique, ils s'opposent en un contraste comique des plus frappant. L'un est un ... mince (SPAAK 2), l'autre un ... gros (SPAAK 1). Ils portent tous deux un chapeau et sont munis d'une petite malette de cuir plate, dont la poignée est divisée, et que l'un tient dans la main droite, l'autre dans la gauche.

NELLY

Non, il ne rêve pas. Quand il dort, il se repose de ses rêves.

(SPAAK 2 approuve, compréhensif. SPAAK 1 secoue la tête sans comprendre. Ils descendent l'escalier et s'asseyent l'un à côté de l'autre sur le canapé. Ils ôtent leurs chapeaux et les déposent à côté d'eux sur le canapé. Durant la conversation, ils se surveillent l'un l'autre avec une vigilance inquiète. SPAAK 1 se balance avec le derrière sur le bord du canapé et, de temps en temps, regarde soudain son frère en face. SPAAK 2 se jette souvent avec humeur et de tout son poids contre le dossier du canapé, se passe la main sur le visage, s'empresse d'enlever du

veston de son frère un cheveu ou une poussière, ou d'empêcher que les pans de son habit ne se froissent et ainsi de suite. NELLY, contrariée et nerveuse (marche de long en large).

SPAAK 2 Nous trouverons une voie.

SPAAK 1 Nous trouverons des voies et des moyens

NELLY Est-ce que vous oseriez le vulgaire chantage ?

SPAAK 1 Oui

SPAAK 2 Oui et non
 (il regarde aux alentours)
 Le scandale nous guette par chaque interstice de porte. Le risque que nous prenons est ver-ti-gi-neux

SPAAK 1 (se lève d'un bond, désigne VLADIMIR)
 accueillant, affable
 Ce somnambule qui n'a l'air de rien va nous dénoncer tous. Nous envoyer sous les verrous tous autant que nous sommes. Il faut qu'il parte en expédition. Loin, très loin, au pays obscur.

NELLY J'ai risqué ma vie, j'ai commis le plus sombre des crimes afin que l'entreprise pharmaceutique "SPAAK Frères et Cie" dispose d'un médicament révolutionnaire.

SPAAK 1 (hurle)
 Aïe, aïe, aïe !

SPAAK 2 (saisit la malette et en extrait des papiers ; il est pâle et tremblant)

Dans ces pièces sur lesquelles vous avez eu
l'amabilité de mettre main basse se dissimule la
folie noire.

SPAAK 1 Tout ça pour rien. Très cher pour du chiqué.

SPAAK 2 Nos chimistes ont procédé à une analyse. Sine
Ira est studio

SPAAK 1 Le remède pulmonaire de feu le docteur Mann est
mortel.

NELLY (se jette sur les papiers)
Qu'est-ce que vous racontez ?

SPAAK 1 Certes, il attaque avec efficacité le bacille
^{noir}
incriminé -

SPAAK 2 mais, par la même occasion, le coeur fait boum
et la circulation s'embouteille à tous les
carrefours.

NELLY Gustav a passé sa vie entière à mettre au point
ce procédé.

SPAAK 1 (dévisage SPAAK 2)
Incoyable. On était en droit d'attendre de sa part
une connaissance infailible des effets secondaires
à craindre.

SPAAK 2 Nelly, vous avez épargné à cet av^enturier une décep-
tion qui lui aurait été fatale.

NELLY Et moi seule devrais payer pour la désillusion ?

SPAACK 1 Nous prenons tout en charge. Nous veillons à ce que discrètement et tout à votre avantage, vous puissiez vous retirer de nos affaires.

SPAACK 2 Vous nous vendez vos parts -

SPAACK 1 Et en Alsace vous attend une petite usine en bon ordre de marche - des tisanes médicinales pour le coeur et la circulation - , que vous pouvez reprendre du jour au lendemain grâce à vos liquidités.

→ SPAACK 2 Tout cela est préparé de A jusqu'à Z.
(il sort d'autres documents de la valise.)

NELLY Tant que j'aurai ma raison, ces parts que j'ai héritées de mon père, resteront en ma possession. Un point c'est tout.

SPAACK 1 Reprenez vos esprits. Même si l'affaire Mann avait débouché sur le succès escompté, il aurait bien fallu que d'une manière ou d'une autre nous nous séparions.

SPAACK 2 Pouvez-vous imaginer que l'entreprise que nous dirigeons -

SPAACK 1 - responsables que nous sommes de notre prochain malade et souffrant -

SPAACK 2 aboutisse dans ce faux jour qu'est la vraie lumière du crime ?

NELLY (frappe du pied, tient son bras devant ses yeux)
Noires canailles que vous êtes. Araignées. Je ne peux plus vous voir. Je ne vous cèderai pas d'un pouce.

(Elle ôte sa chaussure et la jette vers les Frères SPAAK)

Vladimir.

(elle se rue vers lui et le secoue pour le réveiller)

Viens avec moi. Allons nous-en. La peste est parmi nous.

(NELLY n'attend pas VLADIMIR. Elle sort en courant par la galerie. On entend qu'elle n'a plus qu'une chaussure VLADIMIR s'éveille et se redresse. Il regarde les Frères SPAAK qui, un peu intimidés, se sont serrés sur le canapé. VLADIMIR prend son souffle et pousse un cri qui tient du hurlement de chien. Puis il observe calmement les Frères SPAAK durant un certain temps).

SPAAK 2

(chuchote à SPAAK 1)

Il ne faut pas que nous la quittions d'une semelle.

VLADIMIR

Comment le pied de Nelly se retrouve-t-il dans vos mains ?

(SPAAK s'avise brusquement qu'il a la chaussure dans sa main. Il la passe vivement à SPAAK 2. SPAAK 2 presse tendrement la chaussure contre sa joue. SPAAK 1 lui reprend aussitôt la chaussure et la pose sur le sol).

SPAAK 1

Cette chaussure correspond au pied de NELLY. C'est clair.

SPAARK 2 (a trouvé une excuse)

Notre chère Madame Nelly nous a confié cette chaussure parce que nous l'avons priée de nous laisser une petite relique.

VLADIMIR (offusqué)

Oh.

(SPAARK 1 s'écarte de SPAARK 2 et se tourne vers VLADIMIR. SPAARK 2 adopte une attitude détachée, distancée. Il croise les jambes et les mains derrière la nuque)

SPAARK 1 (s'excusant)

C'est souvent difficile à expliquer simplement.

SPAARK 2 (souriant)

Si, si. Elle s'est déchaussée et a dégagé son pied nu.

VLADIMIR (menace SPAARK 2)

Toi. Sois raisonnable, enfin. Une fois pour toutes : le soulier est là parce que Nelly ne va pas tarder à passer pour s'en chausser le pied gauche.

SPAARK 1 Très juste.

(SPAARK 2 a un ricanement insolent et inverse le croisement de ses jambes)

VLADIMIR (entame au débotté une conversation spécialisée)

Un officier supérieur m'écrivait récemment qu'en aucun cas nous ne soutiendrions militairement les Boers. Que dites-vous de cela ?

SPAARK 1

à assassiner

C'est regrettable, mais correct. L'Europe toute entière regarde sans réagir les Anglais dévaliser purement et simplement nos vaillants chercheurs d'or.

SPAARK 2

(sur le ton du débateur politique)

Non, non. Il ne faut pas présenter les choses comme ça. Ce ne sont jamais que des phrases joliment trouvées, des opinions personnelles. Regardons plutôt la réalité en face. Nous, le "Spaak Frères et Cie" livrons à l'armée anglaise, et par tonnes encore bien, des insecticides et des laxatifs

(Ni SPAARK 1 ni VLADIMIR ne font attention à SPAARK 2)

VLADIMIR

N'est-ce pas qu'un général russe ne pourrait jamais conduire une armée anglaise pareille ?

SPAARK 1

Jamais. Pas plus qu'un pasteur luthérien ne pourrait conduire un pèlerinage à Lourdes.

SPAARK 2

(offensé)

Mensonge, mensonge. Moi qui vous parle ai rencontré à Londres un Russe de naissance qui combat à présent contre les Boers. Il n'est peut-être pas général, mais au moins officier supérieur. Il s'appelait Leonid Marwensky ou Marwinsky. Il avait en tout cas un i grec anglais à son nom russe.

SPAARK 1

(à vladimir)

N'empêche. Le négoce pharmaceutique est une bénédiction. Précisément là où il accompagne les faits de guerre dans de ténébreuses contrées. Pensez donc au nombre de fiers généraux ^{noirs} qui, dans l'Histoire, ont dû sacrifier la gloire et la victoire à une méchante fièvre. Alors qu'aujourd'hui...

*Les pharmaciens... ils vendent
le mot "noir" pour désigner
toutes sortes de choses -
peut-être vendent-ils même
les blancs ?*

VLADIMIR

Permettez-moi de vous contredire sans attendre. A mon estime, il n'existe pas d'ivresse plus pure que le rêve profond de la fièvre. Quand donc, sinon dans cet état de survoltage et en même temps d'extrême passivité, l'esprit traverse-t-il une telle quantité de phantasmes rayonnants, de pensées mystérieuses et de voix inouïes ? Et qui, sinon le malade frappé de fièvre, éprouve dans les moments de risque physique extrême, cette paix du transport limpide, cette indifférence sécurisante, dans laquelle il s'abandonne à tout ce qui de l'intérieur ou de l'extérieur, le heurte ou pourrait le heurter ? A la douce frontière de toutes les frontières arrive alors le malade, et chaque pas de son rêve l'avance souvent de deux pas au-delà de sa propre mort. Il se voit alors, il se reconnaît dans l'image ancienne de l'éternel flâneur qui, à l'heure de midi, déambule sur les rives de son cerveau et se divertit. Je préfère de loin le rêve lourd de la fièvre à tous les autres paradis artificiels. Car il frappe plus violemment ma personne et mon corps et nous laisse l'un et l'autre, après son passage, comme régénérés.

SPAARK 2

(indigné)

Cher Monsieur, comment pouvez-vous dissenter si égoïstement ? Tout combattant, tout qui se voit investi d'une mission combattante peut, par l'effet d'une fièvre grave, perdre tout, son honneur et sa vie.

(il chuchote à SPAARK 1)

Et toi - pourquoi te laisses-tu entraîner dans ces fadaïses non-pharmaceutiques ? N'avions nous pas à débattre de choses plus importantes avec ce gâté pourri d'endormi ?

SPAAK 1

(se tourne lentement vers SPAAK 2)

Espèce d'éléphant loufoque. Tu dances la rhumba sur mes nerfs.

(SPAAK 1 saisit SPAAK 2 à la taille
et lui tire la chemise du pantalon)

VLADIMIR

(comme si on lui avait donné un mot-repère)

Avant que cela ne commence, je sens les nerfs qui se tendent. Ils frémissent et tintent, comme des fils de téléphone par temps de gel. Les yeux risquent de s'écouler, ils se liquéfient en deux gouttes claires, qui gonflent s'écoulent à jamais le long des froides joues. Ne demeurent que deux cavités teigneuses. Deux trous ^{de même} que l'urine a percés dans la neige.

SPAAK 2

C'est répugnant.

(SPAAK 2 tire un mouchoir de son
pantalon et se mouche le nez à grand
fracas. Il s'appuie ensuite avec les
coudes sur le dossier du canapé et
pose la tête dans ses paumes)

SPAAK 1

(à VLADIMIR)

Notre remède s...

VLADIMIR

(de mauvaise grâce)

Voilà autre chose.

(SPAAK 1 se tait aussitôt et laisse
tomber son menton sur sa poitrine)

Et alors, quand la grande guerre noire éclatera, qu'est-ce que vous ferez? Taisez-vous, ça vaut mieux.

(VLADIMIR se lève et s'assoit à son bureau devant l'aquarium. Il met de l'ordre dans ses notes. NELLY entre, en tenue de sortie complète. Elle va droit à sa ^{chambre} chambre, dans laquelle elle glisse adroitement son pied. Puis elle continue plus lentement, vient se placer derrière le canapé)

VLADIMIR (sans lever les yeux de ses papiers)
Nelly ?

NELLY Oui, Vladimir.

VLADIMIR (se tourne vers NELLY, sourit)
"All ihre Schritte waren Gefühle" Cela s'entend tout de suite, que tu as quelque chose à me communiquer d'urgence.

NELLY (fait quelques pas vers VLADIMIR : à voix basse)
Pas maintenant. Je t'en prie. Je ne sais pas où j'ai la tête. Je ne distingue plus le dedans du dehors.

VLADIMIR (avec une placidité exagérée)
Mais dans le monde conceptuel il n'est pas un seul point où tu sois dedans ou dehors par rapport à tous les autres points du monde conceptuel. Où es-tu ?

NELLY (excitée)
Quelqu'un t'a-t-il déjà dit.

(elle imite impeccablement la manière de parler de SPAAK 1)

"Il va de soi que nous tiendrons compte de vos sentiments personnels, même si nous-mêmes ne connaissons pas de sentiments personnels".

(NELLY ôte son manteau et son chapeau
et les laisse tomber sur le sol.
SPAAK 1 tressaille, quand NELLY
l'imite. Il bondit sur ses pieds
au moment où le manteau de NELLY
tombe sur le sol.)

SPAAK 1 (essaie de prendre les choses de haut, mais est
trop énervé)

Une promenade vespérale avec une chaussure seulement
N'est-ce pas un petit peu risqué ?

VLADIMIR (se lève et crie)
Vous les profiteurs de guerre, fermez-la. C'est
vous le détective ou c'est moi ?

SPAAK 1 (furieux également, se lève et crie)
Ta gueule, andouille parfumée, ou on t'enfonce
les mots dans la bouche.

NELLY (fort et sévèrement)

(cassé) { Stoppez. Vous allez voir ce que vous allez voir.

(NELLY se jette de tout son poids
contre le dossier du canapé et pousse
ainsi le siège dans les jarrets de
SPAAK 1 qui sont dressés, de sorte
qu'ils retombent malgré eux en arrière
dans le fauteuil. Tout se passe à la
vitesse de l'éclair: NELLY ramasse son
manteau par terre, s'empare du revolver,
jette le manteau sur la tête des deux
SPAAK qui ainsi ne voient plus rien,
et tire trois coups de feu à la suite
l'un de l'autre. Ils atteignent tous
les trois l'aquarium. Les deux SPAAK
hurlent, comme s'ils avaient été
touchés. Leurs mains se plantent dans

de VLADIMIR, qui aussitôt bouche de ses deux mains les trous dans la paroi de l'aquarium. Suit, quelques secondes plus tard, un autre cri de VERA, qui entre en courant et saisit d'un regard ce qui s'est passé).

VERA

Mais vous n'avez donc pas de coeur. Les poissons. Ils vont mourir asphyxiés. Pauvre Monsieur Vladimir. je vais chercher un seau d'eau pour le sauvetage.

(VLADIMIR retire les mains des trous et laisse jaillir l'eau. Il prend ses papiers sur son bureau et descend l'escalier)

VLADIMIR

Laisse, Nelly. Les poissons sont condamnés. J'ai terminé mes expériences. Les bêtes sont toutes contaminées à mort. Messieurs les fabricants, j'en appelle à votre curiosité scientifique.

(Les frères SPAAK sortent de dessous le manteau de NELLY)

VLADIMIR

Vous devriez examiner mes travaux sur les lésions des organes respiratoires chez les poissons d'eau douce. Je reconnais que ce sont les recherches et observations d'un profane ambitieux que j'ai notées ici par le menu.

(il tend son manuscrit à SPAAK 1)

Je crois néanmoins que ce texte va vous ouvrir les yeux. Ma méthode consiste à étudier l'effet des agents pathogènes bactériels sur l'organisme des poissons. J'en arrive, en pratique, à de stupéfiants résultats comme celui-ci : de très faibles quantités d'ammoniac, quelques râpures de fromage pour parler vulgairement, suffisent à provoquer chez de jeunes cyprius des tumeurs malignes et la destruction de l'épithélium

branchial. Voilà. Evidemment vous allez me dire :
 homme et poisson, est-ce que cela se compare ?
 Messieurs, lisez mon étude, lisez-la. Et penchez-
 vous en particulier sur le chapitre consacré
 à ce que j'appelle l' "hostie saignante". Vous n'en
 croirez pas vos yeux. Est-ce que vous voyez de quoi
 je veux parler ?

SPAARK 1 (feuillette l'étude, l'air intéressé)
 Je vois plus ou moins ce que vous voulez dire.

SPAARK 2 (sceptique)
 Vous faites allusion à l'arrière-plan pharmaceutique
 de la chose ?

NELLY (excitée au plus haut point)
 Vera, arrêtez cette eau tout de suite !

(VERA va vers l'aquarium, s'arrête
 devant et saute, décontenancée, d'un
 pied sur l'autre)

VERA Comment fait-on ? Je n'en ai aucune idée.

(Finalement VERA, à l'instar de
 VLADIMIR tout à l'heure, met ses
 mains sur les trous)

SPAARK 1 Cher Monsieur Vladimir, tout cela m'excite beaucoup.

(VLADIMIR qui, lui, est réellement
 excité, s'assied sur le canapé entre
 SPAARK 1 et SPAARK 2)

SPAARK 1 Permettez-moi de vous parler franchement.

SPAARK 2

(sec)

Une petite équipe de notre département de recherche s'est embarquée la semaine dernière pour une expédition dans nos colonies d'Indonésie. Ils explorent les forêts vierges de Bornéo, à la recherche des matières premières d'anciennes huiles volatiles.

SPAARK 1

Tous les experts possibles sont sur le coup. Mais de spécialiste de la gent poissonnière, sérieux et avide de connaissances, nous n'en avons pas trouvé. Et voilà que vous vous pointez. Vladimir, il faut que vous mettiez votre jeune talent à l'épreuve de la jungle. En route pour Batavia, allez

(il pose l'étude sur le côté)

NELLY

Vladimir. Spaak. Si vous ne vous taisez pas tout de suite...

VLADIMIR

Une expédition. C'est très joli. Mais vous n'avez qu'à voir mes pieds.

(il est sur le point d'enlever ses chaussures)

NELLY

(le menace de son revolver)

Les SPAARK, si vous ne disparaissiez pas l'instant même, il va se passer quelque chose d'horrible.

(Elisabeth, en tenue de voyage complète, entre par la galerie. Elle porte deux valises à la main).

ELISABETH

Prends garde, mon enfant. Des horeurs, il y en a déjà eu assez.

(tous se retournent vers Elisabeth)

NELLY

Elisabeth.

VLADIMIR

Oh, maman, tu arrives trop tard.

VERA

Il s'est passé des tas de choses, mais tout va s'arranger maintenant.

(VERA retire ses mains des trous de l'aquarium et se précipite vers Elisabeth. Elle se charge de son bagage et de son vêtement).

ELISABETH

Nelly, il faut de toute urgence que je te parle entre quatre yeux.

(Après un moment, les Frères SPAAK se lèvent et prennent congé de manière comique. Ils sortent à la suite l'un de l'autre. Ils laissent traîner l'état de VLADIMIR sur le canapé, sans y faire attention. VLADIMIR, qui le remarque, se sent un instant déçu. Puis prend le manuscrit et court rattraper SPAAK. Il le brandit en l'air de la main droite. Mais après quelques pas il se met à boiter. VERA vient à son secours. VLADIMIR s'appuie sur VERA, qui est par ailleurs lourdement chargé. Il lui donne un baiser sur la tempe droite. Tous sortent à l'exception de NELLY et d'ELISABETH).

NELLY

Je te préviens. Il n'y a pas de conversation avec moi qui tienne. Tu n'y survivrais pas.

(ELISABETH soupire brusquement et court vers NELLY. Elle prend la tête de NELLY dans ses mains, la secoue et regarde NELLY dans les yeux. Puis elle place son oreille gauche près de la bouche de NELLY).

ACTE II, Scène 2

Une fin d'après-midi en janvier. Une froide lumière de crépuscule tombe de la fenêtre de la véranda. VLADIMIR et ELISABETH. Ils sont assis loin l'un de l'autre. VLADIMIR est assis à son bureau. L'aquarium percé de balles est maintenant plein de plantes fantastiques. ELISABETH est assise dans un fauteuil en rotin sur la surface surélevée devant la fenêtre de la véranda. La porte du jardin est ouverte. ELISABETH a emmitouflé ses jambes dans une couverture.

ELISABETH Mon détective - ton père, Vladimir - a porté cela au grand jour.

VLADIMIR Mais le jour ne tire pas la nuit au clair.
(il note cette phrase sur un papier)

ELISABETH Un réveil pénible, je l'avais prévu.

VLADIMIR Qui ne voit plus clair devient voyant sans peine.
(il note la phrase)

ELISABETH Lui feras-tu toujours confiance, en dépit de ce que tu sais ?

VLADIMIR Je sais peu de chose, mais le peu que je sais tient au moins ensemble.

(il note la phrase)

ELISABETH (répète)
En dépit de ce que tu sais.

VLADIMIR Le bonheur se fait en dépit de ce que l'on sait ou pas du tout.

(il note la phrase)

ELISABETH

Les frères SPAAK vous tiennent bien en main.

VLADIMIR

"Tu me fait souvenir de ma propre impression" dit le vieux Roi et il grogna.

ELISABETH

Mon pauvre garçon, Nelly t'a mené en bateau. Elle t'a trompé avec un amant. Elle t'a même trompé en assassinant son propre amant . Ce n'est pas par amour désespéré pour toi mais pour de vulgaires mobiles commerciaux que ce Gustav Mann fut tué. Nelly l'a assassiné sur ordre des "Frères Spaak". Elle devait mettre la main sur un médicament contre la tuberculose qu'il avait mis au point et auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux. La tragédie passionnelle n'a été imaginée que pour toi et le procureur. Mon gentil petit monstre

VLADIMIR

(offensé)

Oh.

ELISABETH

(repète, presque triste)

Mon gentil petit monstre..

VLADIMIR

Tu ne me diras pas cela deux fois, Tu vas bien voir. Toi et ta vulgaire ignorance de toi-même. Tu ne sais pas comment tu jases. Tu ne t' observes pas quand tu parles. Tu ne sais pas de quoi tu as l'air. Comment tu marches. Tu n'as pas la moindre idée de l'impression que tu fais. Tu es assise là et tu dégoises à propos d'une "réalité sous le masque", alors que toi tu n'es qu'une réalité à sens unique, une bête chose sans plus. "Ma mère" - une vieille femme inconsciente. Et bien entendu tu ne saisis rien de ce que je m'évertue à te faire comprendre. Je roule des épaules, je croise les jambes, je vais même jusqu'à transpirer. Tu ne demandes même pas ce que je note ici. Ecoute Nelly peut trucidier qui lui chante. Même toi, pour ce qui me concerne. Aussi longtemps que je ne souffre pas quand elle est dans mes parages, elle reste mon unique amour.

*qui arrache les
morceaux*

Ornements

ELISABETH (produit un écho involontaire)

Elle reste mon unique amour.

VLADIMIR

Comme tu dis.

(il répète ce qu'il vient de dire, comme s'il le prononçait pour la première fois)

Et l'en entendu tu ne saisis rien de ce que je m'évertue à te faire comprendre. Je roule des épaules, je croise les jambes, je vais même jusqu'à transpirer. Tu ne demandes même pas ce que je note ici. Est-ce que tu est complètement stupide. ?

ELISABETH

(maladroite)

Qu'est- ce que tu notes là ?

VLADIMIR

Je note ce que j'ai dit.

(il note la phrase)

ELISABETH

Et ce que j'ai dit moi ?

VLADIMIR

Ca, je ne le note pas.

ELISABETH

Je ne peux pas me représenter comment tu vas vivre seul. Pendant toutes ces longues années. Lorsque Nelly sera en prison. Ton père pense que tu devrais habiter chez nous à la campagne.

VLADIMIR

(reste un moment muet d'horreur ;il parle froidement et calmement)

Suit alors la surprise qui lentement s'emplit d'exécration. L'éclat froid des yeux grands ouverts. Et dans la bouche,

(il avale une gorgée de lait)

il retient au bord du palais une rasade de whisky. A cela il ne peut rien dire, rien répliquer. Il va falloir qu'il use de périphrases, qu'il emploie les mots " au figuré". Pour peu que cela doive se poursuivre.

ELISABETH (inquiète)

Eh bien, dis quelque chose.

VLADIMIR (se retourne, effrayé)

Quoi ? Je me tais peut-être ? Je ne me tais pas, pas le moins du monde.

ELISABETH (s'agite dans son fauteuil)

Qu'est-ce qu'il y a ? Parle à haute et intelligible voix !
Quels sont ces bruits effrayants . Je n'arrive pas à t
comprendre.

(ELISABETH se lève et ferme la porte
de la véranda. Elle se tourne vers
VLADIMIR)

VLADIMIR (se cramponne à son siège et crie)

Il y a que j'aime Nelly comme un porc.

ELISABETH (le regarde tristement)

Mon garçon, voilà que tu refais des grimaces.

VLADIMIR (déclame, en colère)

"L'amour ne finira jamais, même si la prophétie
aura une fin, même si les langues s'éteindront,
même si la connaissance s'achèvera"

ELISABETH Tu me fais des grimaces. Horribles. Arrête avec ça.

(VLADIMIR écrit la phrase qu'il vient
de citer. Il prend les feuilles,
descend vers ELISABETH et les lui
tend. Il s'assied dans le fauteuil
d'osier et recouvre ses jambes de la
couverture. ELISABETH lit ce qu'il

y a sur la première feuille. Elle commence à pleurer doucement. Elle s'assied sur les genoux de VLADIMIR. Il reprend les feuilles. NELLY arrive silencieusement - elle a les pieds nus - par la galerie. Elle est soudain dans la pièce).

NELLY Oh je vous dérange. Je reviendrai plus tard.

(ELISABETH se redresse. Elle ne remarque pas NELLY, elle est assise de manière à lui tourner le dos. Quand NELLY a fini de parler, elle se retourne et regarde VLADIMIR en face.)

VLADIMIR (s'adressant à ELISABETH)

Reste ici. Elle ne t'entend pas.

(ELISABETH se détourne et applique les deux mains sur ses oreilles)

NELLY (parle sur le souffle, articule de manière exagérée)
Elle sait où elle veut en venir.

VLADIMIR (à voix haute)
Qu'est-ce que tu dis ?

ELISABETH (doucement pour elle)
Ta Nelly, je l'ai vue pieds nus. Elle a l'air tellement indécente.

NELLY (bas)
Elle sait où elle veut en venir.

VLADIMIR (écoute à l'oreille droite d'ELISABETH)
Non, non. Cela bruit dans ses oreilles. C'est l'absence d'ouïe. Tu peux parler librement.

NELLY Je n'irai pas par quatre chemins. Quel amour vous

VLEDIMIR

(lui tend les feuillets)

Là tu pourras lire ce que je lui ai répondu.

(NELLY prend les feuilles et les lit.VERA entre par la galerie en courant)

VERA

Une lettre recommandée pour Madame.

(elle donne la lettre à ELISABETH)

On donne un pourboire au porteur?

(ELISABETH tire du réticule quiest suspendu à son poignet droit*d'argent*une pièce d'or et la donne à VERA.VERA rit et se hâte de sortir)

NELLY

Souffle lui un bon coups dans l'oreille. Vous êtes assis si près l'un de l'autre.

(VLADIMIR est effrayé qu'ELISABETHait réagi à la question de VERA à*du pour-boire*propos de l'argent de poche. Il veutéviter qu'ELISABETH entende la remarquede NELLY et, avant que NELLY aitterminé sa phrase, il rappelle VERA).

VLADIMIR

VERA. Avez-vous gonflé les cactus avec la pompe à air hier ?

VERA

(depuis la galerie. Rit bruyamment)

Oui, bien sûr, Monsieur Vladimir. Et j'ai projeté de la laque noire sur les iris. Je connais vos caprices anti-naturels.

(NELLY rit. ELISABETH se tourne brusquement vers NELLY)

ELISABETH

Jakob m'a écrit.

(NELLY, dès qu'ELISABETH la regarde, laisse tomber les feuillets.

ELISABETH lit la lettre. VLADIMIR la lit aussi, par-dessus son épaule).

ELISABETH

Il arrive demain vers midi. Quel heureux jour ce sera
Il a joint ce joli petit flacon de parfum.
(elle le tend à NELLY)

NELLY

(prend le flacon argenté en main)
Oui, il est charmant ce flacon.

ELISABETH

Non, Nelly. Ce n'est pas du parfum. Il contient du poison. Pour le cas - écrit père ici-même - où tu serais tourmentée par ce doute mortel, qui ne permet rien d'autre que l'autodestruction, et qui s'empare brutalement même du malfaiteur que rien n'effraie"

(NELLY se fige et laisse tomber le flacon. Elle le ramasse et le rend à ELISABETH. VLADIMIR prend le flacon à la place d'ELISABETH. Il le débouche et le hume. Il est tout joyeux).

VLADIMIR

Ca me rappelle un officier russe, qui souffrait de délire olfactif. Son petit nez, en effet, était atteint d'une mystérieuse rage du souvenir. Quoiqu'il lui passe sous les narines, c'était toujours des odeurs de son heureuse jeunesse. Par contre, toutes les odeurs actuelles, qui flottaient autour de lui, il ne les percevait tout simplement pas. C'est ainsi qu'il utilisa durant des années une eau de cologne très distinguée qui, en raison de je ne sais quelles dématurations, avait tourné depuis longtemps au brouet nauséabond. Chaque matin, après sa toilette, l'officier prenait le joli flacon en main et aspirait la précieuse senteur mémorisée.

Alors qu'en réalité il appliquait sur son front et sa nuque une essence pourrie qui empestait. Un jour il s'écroula et mourut. Il avait succombé à l'impression qu'il était asphyxié au gaz. Juste avant l'ultime catalepsie de ses sens, il comprit ce qui lui arrivait. Soudain, je bondis sur mes pieds

de

(VLADIMIR se lève, ELISABETH tombe à ses genoux)

et je sus; maintenant c'est la fin. Quelque chose se rassemble en moi, un frisson, un spasme et un instant encore l'idée me saisit : du gaz s'échappe de la conduite défectueuse mais moi, dont le goût et l'odorat sont complètement engourdis par les vapeurs du whisky absorbé la veille, je ne sens pas l'odeur du gaz, je ne sens d'ailleurs rien du tout. Au demeurant il est déjà trop tard.

(VLADIMIR retombe dans le fauteuil, se dresse en un spasme et s'effronde. Il est étalé, immobile, dans le fauteuil. NELLY court vers ELISABETH, qui est assise par terre, la saisit par les bras et la secoue d'un accès de colère inexprimable. ELISABETH subit cette agression sans réagir).

ELISABETH

(timidement)

Le danger n'est jamais aussi grand qu'il le voit.

C'est pour quoi

— Et le mort, il le fait toujours beaucoup trop tôt.

LE NOIR SE FAIT

ACTE II, Scène 3

Presque six heures du matin. VLADIMIR est assis à son bureau. A la paroi de l'aquarium est attachée une carte d'Indonésie. VLADIMIR lit un livre et regarde la carte de temps à autre, cherchant avec le doigt un endroit particulier. Soudain on entend quelqu'un arriver par la galerie. VLADIMIR enlève la carte, la replie, éteint la lumière et se réfugie dans son lit, qui est cerné de rideaux blancs. NELLY apparaît.

NELLY (reste debout près du canapé, prudemment)

Vladimir ?

VLADIMIR (tout aussi prudemment)

Nelly ?

NELLY (entre dans le lit, rejoindre VLADIMIR. On ne les voit plus ni l'un ni l'autre. Après un moment)

Tu étais encore au travail il y a une minute.

VLADIMIR Qu'est-ce que tu en sais ?

NELLY Ton dos est froid et ton derrière est chaud
d'avoir été assis. Tes yeux sont brûlants
d'avoir lu et déchiffré.

VLADIMIR Que se passerait-il si nous avions à nous espion-
ner et à nous traquer l'un l'autre ? Moi l'assassin
et toi le détective.

NELLY Il ne s'agit pas du tout de ça.

VLADIMIR Non. C'est le contraire. Tu es l'assassin et moi
le détective.

NELLY

Je veux dire : cette différence n'existe pas, quand on s'aime. Moi en tout cas je ne m'y retrouve plus : est-ce toi qui m'observe ou moi qui m'observe moi-même ? Comment vois-tu ça, toi ?

VLADIMIR

J'ai effectivement travaillé jusqu'au petit matin. Et tu sais quoi ? J'ai fixé chaque phrase, chaque formule, le moindre battement de cil, j'ai bien répété tout ce que je vais faire dans ce jour qui vient. Je dois me préserver des surprises que ma mère va sûrement me réserver.

NELLY

Ce sont des jours néfastes. Il faut s'y préparer. Pas vrai ?

VLADIMIR

Oui.

(il demande une précision)

Qu'est-ce que tu veux dire ?

NELLY

Qu'est-ce qui se passe avec Jakob ?

VLADIMIR

Jakob ? C'est le nom de mon père. Tu peux le voir sur le portrait, là.

(Il passe le bras par le rideau et
montre un portrait qui pend au mur
à côté de son bureau)

Il a un goître depuis sa vingt sixième année. Il respire mal à cause de ça. Un gentil petit monstre.

NELLY

Tu répètes toujours la même chose. Pourquoi je ne l'ai jamais rencontré ? Est-ce qu'il n'y a pas de Jakob dans la réalité ?

VLADIMIR

Tu veux parler de l'expéditeur du flacon de poison ?
 Oh j'ai lu sa lettre avec la plus grande attention.
 Ma mère nous a lu ce qui s'y trouvait textuellement
 "Je joins à ces mots un joli petit flacon de poison
 pour le cas où tu serais tourmentée de ce doute
 mortel qui ne permet rien d'autre que l'auto-
 destruction, et qui s'empare brutalement même du mal-
 teur que rien n'effraie. "Le tu ce n'est pas toi :
 tu, c'est elle, la mère, Elisabeth. Elle a mal
 lu la phrase.

NELLY

(joyeuse)

Alors, j'ai bien fait de lui rendre le flacon.

VLADIMIR

Heureusement que je l'ai intercepté , et porté
 à mes narines.

NELLY

Oui. Tout cela avait un sens.

VLADIMIR

Mon Dieu, les temps sont brûlants. Une randonnée
 ferroviaire rafraîchissante nous ferait du bien
 à tous deux.

NELLY

Vers midi elle va chercher Jakob à la gare. Nous
 verrons bien.

VLADIMIR

(rit et parle fort)

Un voyage effréné et sans fin. Les yeux ouverts.
 Tout voir et ne rien retenir. Les yeux comme des
 vasques sans fond.

NELLY

Tais-toi. Si c'était ta mère qui arrivait ?

(Une silhouette, à cet instant, est apparue dehors, devant la porte de la veranda. Cette silhouette rappelle aussitôt VLADIMIR à qui elle ressemble en tous points. Il va de soi que l'on ne reconnaît pas le visage de l'homme. Il porte manteau écharpe et bonnet comme VLADIMIR lors de sa première apparition. L'homme a entrouvert la porte de la veranda et écoute la conversation entre NELLY et VLADIMIR. On remarque une chose : il respire péniblement, comme un asthmatique).

VLADIMIR

Les oreilles, on ne peut pas les clore. Entendre, il faut le faire sans cesse, ou alors dormir. L'ouïe, c'est terrible. L'ouïe, c'est ce qu'il y a de pire.

NELLY

Vladimir, aide-moi. J'étais sur le point de te mentir. J'ai voulu te dire à l'instant : "Ta mère a voulu te tromper avec son incapacité auditive. Elle t'a seulement imité pour te plaire." Alors que je sais très bien que ce n'est pas exact. Depuis que nous nous connaissons, je ne t'ai menti que lorsque toi tu m'avais menti un peu auparavant. Non, ce n'est pas comme ça qu'il faut dire. Chaque fois que quelque chose me poussait à te mentir, j'en déduisais que tu m'avais menti auparavant. Mais en quoi consiste ton mensonge cette fois ?

VLADIMIR

Oui, il arrive que l'on soit forcé à réagir involontairement, à réagir pour réagir tout simplement, ou pour acquiescer la conscience de soi. Je l'ai encore expérimenté récemment. Avant d'aller te chercher à la prison, j'étais assis à la terrasse d'un café. Je ne me suis rendu compte que je gardais, sans y penser, un doigt dans mon nez que lorsqu'un vieil homme, à la table à côté, sortit son mouchoir et se moucha sans raison évidente. Aha, me suis-je dit, il veut te faire la leçon,

et je le tiens à l'oeil discrètement. Et en effet, durant le quart d'heure qui suivit, il me montra avec force gestes et mines comment il m'aurait préféré, différent, plus parfait, plus semblable à lui-même. Il changea mon apparence, ce dont, je dois l'avouer, je n'eus aucune conscience précise et sûre à l'instant même, il modifia l'impression que je faisais sur lui, par un écolage muet mais implacable. Il passa la main sur son front, et aussitôt des rides se formèrent sur le mien. Imagine-toi : ce vieil homme s'était mis en tête que je lui ressemblerais en tous points. Tout à coup, il se lève et me fait un inquiétant signe de la main. Je glisse la main dans la poche de mon manteau et je saisis mon revolver -

(NELLY bondit hors du lit. Elle assiste à une scène effrayante et pousse un cri
VLADIMIR s'extraît du lit à quatre
pattes. NELLY a poussé son cri au
moment où la silhouette, qui se penchait
par la porte de la véranda, s'est trou-
vée menacée par une deuxième silhouette
très similaire à SPAAK 1. La deuxième
silhouette s'est glissée derrière la
première en brandissant un long couteau
dans la main droite et l'aurait poi-
gnardée si NELLY ne l'avait pas avertie
par son cri au moment décisif. La premi-
ère silhouette se retourne instantanément,
arrache le couteau à son assaillant,
le précipite à terre et lui enfonce à d-
es reprises le couteau profondément dans
le corps. La première silhouette prend sa
victime sur les bras et s'enfuit à
tout allure)

NELLY

(court vers la fenêtre de la véranda)

Plus rien en vue. Nous n'avons pas rêvé. Quelqu'un, qui nous a espionné, a failli se faire assassiner. Mais les choses ont tourné différemment. Cela doit avoir un rapport avec mon affaire. Elle a des implications que j'ignore moi-même. J'ai peur, Vladimir.

(NELLY court vers l'arrière, par la galerie. VLADIMIR devient très inquiet. Il se précipite vers une armoire qui est dissimulée dans le mur à côté du lit. Il en tire un manteau et l'enfile par dessus sa chemise de nuit. Il met son bonnet et noue son écharpe. Mais il se poste de côté, devant le lit, de sorte que NELLY ne puisse pas le voir. NELLY revient. Elle porte un plateau avec une carafe de lait et deux verres. Elle le dépose sur la table devant le canapé. Elle va vers le lit, parce qu'elle suppose que VLADIMIR s'y est recouché).

NELLY

Vladimir, si on jouait au damier chinois en buvant du lait ?

(VLADIMIR sort de sa cachette, saisit NELLY par derrière et la serre contre lui. Il presse sa main contre sa bouche. NELLY essaie de se libérer et se débat violemment, ce qui a pour effet que son vêtement de nuit se déchire. VLADIMIR constate qu'elle est complètement habillée dessous. Il lâche NELLY. Atterrée, elle reste plantée devant lui, en plein désarroi, et tient

ses mains devant son visage. VLADIMIR
fait glisser et enlève, plongé dans
l'étonnement mais sans violence, son
vêtement de nuit vers le bas. NELLY
apparaît en tailleur très cintré,
sans chaussures).

VLADIMIR

Où es-tu allée ? Est-ce que tu sors la nuit ?

(NELLY secoue la tête, épuisée. Elle
va vers le canapé et se laisse tomber
dans les coussins. Elle se verse un
verre de lait et boit).

NELLY

Je dois avoir oublié de me dénuder avant d'enfiler
 la robe de nuit.

VLADIMIR

(acquiesce de la tête et sourit)

Oui. Je connais cet état d'oubli de soi. Quand
 après une journée où l'on a couru mille dangers
 mortels, on sent qu'un épuisement profond *et protecteur*
 s'empare de soi. Et pourtant, une dernière pensée
 lucide nous fait encore souvenir *du danger mortel* des périls encourus
 espérons que je ne m'éveille pas au milieu d'une
 mare de sang. Puis, quand la raison s'est déjà évanouie
 mais les sens pas encore, on ressent sur tout le
 corps la fermeté du vêtement, et l'on se sent joyeux
 et rassuré, que le sang ne percera certainement
 pas jusqu'à l'épiderme. Car tu t'es déjà à ce point
 oubliée toi-même que tu crois que le sang de tes
 propres plaies coule vers toi de l'extérieur.

(il s'interrompt, timide)

Il n'empêche que hier soir tu étais habillée tout
 différemment.

NELLY

(fatiguée)

Ne commençons pas à nous terroriser l'un l'autre. Tu sais, un filet serré de meurtres, de trahisons et de duperies est tendu au-dessus de nous. Ne nous y jetons pas comme deux stupides poissons décoratifs. Je dois me battre. Il faut que j'acquière une vue d'ensemble. Je veux que ces sordides intrigues se dévorent les unes les autres. Derrière notre dos, sans que cela ne nous atteigne.

VLADIMIR

Tout cela est impeccablement ficelé et quelqu'un tient tous les fils dans sa main. Est-ce moi ou toi est-ce Vera ou ma mère ?

NELLY

(sans le vouloir)

Aussi longtemps qu'Elisabeth est dans cette maison, il ne faut pas que je sois nue.

VLADIMIR

(s'assied près de NELLY et lui caresse les cheveux)

Tu vois, Nelly. Tout est réglé maintenant. Tout a désormais un sens. Tu es venue à moi dans ton oublieuse parure pour que nous soyons obligés de parler de ce dont nous venons de parler. Pour que nous nous comportions exactement comme nous nous sommes comportés jusqu'à cet instant, où nous nous apercevons de quelle judicieuse signification ton oublieuse parure a été pour nous. Maintenant nous voyons clair.

NELLY

(fatiguée et heureuse)

Oui, Vladimir. Nous nous sommes bien compris. Il suffit de parler.

(VLADIMIR tire du tiroir de son bureau un jeu de damier chinois. Ils posent les pièces et commencent à jouer.)

Ils boivent du lait de temps à
autre. Dehors, le jour est presque
tout à fait levé. Dans la cuisine,
qui est située derrière la galerie, on
entend, très doucement , VERA qui
chante et qui manipule la vaisselle.
NELLY, que le sommeil a envahie,
s'effondre sur le dossier du canapé.
VLADIMIR boit une gorgée de lait et
avance les pièces tout seul. Puis il
commence à nouveau à parler. Il raconte,
à voix très basse, une histoire à NELLY
endormie).

VLADIMIR

Il était une fois une baby-sitter que l'ennui tenait autant que ses enfants. Elle n'avait aucune envie de jouer à tous ces jeux dont les enfants n'avaient plus envie depuis longtemps. Au plus profond de son ennui, la baby-sitter dit tout à coup : allons, les enfants, nous allons jouer au jeu de l'imitation. Les enfants voulurent savoir en quoi consistait le jeu de l'imitation. La baby-sitter leur dit : il s'agit que l'un d'entre vous m'imité, ma façon de marcher, de ne rien faire, les choses que je dis et la manière précise dont je les dis. Ensuite, le deuxième enfant imite la façon dont le premier m'a imitée et ainsi de suite. Nous verrons ce qui en résultera à la fin, chez le dernier enfant.

(NELLY sourit dans son sommeil)

VLADIMIR

Et la baby-sitter commença à dire quelque chose, et ce qu'elle dit et sa manière de le dire fut imitée par tous les enfants jusqu'au dernier. Et la baby-sitter ne fit rien et elle fut imitée par tous les enfants jusqu'au dernier, comment elle était assise là et ne faisait rien. Le jeu amusait les enfants au plus haut point. Mais la baby-sitter se fatigabien vite, car elle ne pouvait plus faire la moindre chose sans que tous les enfants ne l'imitent jusqu'au dernier. Stop, dit la baby-sitter, le jeu de l'imitation est terminé, mes enfants. Stop, dit un enfant sur le ton de la baby-sitter, le jeu de l'imitation est terminé, mes enfants. Et tous les enfants jusqu'au dernier imitèrent l'ordre de la baby-sitter. La baby-sitter surprise qu'il ne pouvait y avoir de fin au jeu de l'imitation. Car on ne lui obéissait plus, on ne faisait plus que l'imiter. Le cauchemar d'une singerie infinie, interminable la saisit à la gorge. Comment pouvait-elle lui échapper ? Elle ne vit pas d'autre solution que de s'endormir profondément sur-le-champ. Tous les enfants jusqu'au dernier commencèrent aussitôt, comme la baby-sitter, et chacun selon son mode d'imitation, à s'endormir profondément. L'après-midi, les parents des enfants rentrèrent d'un repas de noces. Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent leurs enfants profondément endormis, alors qu'en dépit des pressions insistantes des parents ils n'avaient encore jamais consenti à faire la sieste. Ils éveillèrent la baby-sitter qui, très embarrassée, chercha aussitôt les enfants des yeux. Mais les enfants dormaient très paisiblement. Les parents couvrirent la baby-sitter d'éloges et lui offrirent la bouteille de champagne qu'ils avaient dérobée à la noce.

(NELLY rit bruyamment dans son sommeil.
VERA entre en courant. Elle ne voit pas
NELLY. VLADIMIR lui fait signe d'être
prudente et silencieuse. Il va à sa
rencontre. Elle parle en chuchotant).

VERA La voiture des frères SPAAK attend dehors. Il faudrait que vous vous dépêchiez.

VLADIMIR C'est bien. J'arrive. VERA, tenez-moi au courant de tout ce qui se passe dans cette maison.

VERA (pleure un petit peu, acquiesce)
 Que Dieu vous protège, cher Monsieur Vladimir.
 J'ai tellement peur. A cause des alligators.

VLADIMIR Oh les alligators. Les zèbres sont bien plus à craindre.

VERA (sort en sanglotant doucement)
 Les zèbres et les alligators. Les vautours et les serpents. Le désert et la forêt vierge. La folie et la soif.

(VLADIMIR sort deux grandes malles de
voyage de l'armoire murale. Il court
en tous sens dans la pièce et s'empare
de tout ce qu'il peut saisir et le
jette dans la malle : des papiers sur
son bureau, un cendrier etc..., il
arrache des plantes de l'aquarium et une
partie du rideau de la véranda et fourre
le tout dans les malles. Il prend des
vêtements de NELLY, qui sont pendus
dans l'armoire murale et les ajoute au
reste. Les choses se passent comme si

quelqu'un, plus tard, serait en mesure de dire : "il a emporté la moitié de la pièce". Il se tient ensuite un instant immobile entre les deux malles. Son regard tombe sur NELLY endormie. Il va vers elle et la porte précautionneusement dans ses bras. Il la couche dans le lit. Puis il déshabille complètement NELLY. Le bras nu de NELLY dépasse du bord du lit. VLADIMIR ferme hermétiquement les rideaux du lit. Il prend les vêtements de NELLY et les répartit entre les deux malles. Il prend un chapeau dans l'armoire et boutonne complètement son manteau par-dessus sa chemise de nuit. Il ferme les malles et les soulève. Il s'en va. Il s'arrête une seconde encore au milieu de la pièce. Puis il sort par la galerie, lentement, en se traînant péniblement. Un instant, tout reste complètement silencieux. Puis entre VERA avec le plateau du petit déjeuner, qu'elle dépose sur la table devant le canapé. Elle remarque le désordre de la pièce et s'inquiète. Puis elle aperçoit le bras nu de NELLY et pousse un cri rapide. Elle court vers le lit et ouvre largement les rideaux. NELLY repose entièrement nue sur le lit. VERA s'agenouille devant le bord du lit. Elle est complètement désemparée. On entend que par la galerie s'approche quelqu'un à petits pas énergiques. On voit ELISABETH entrer).

LE NOIR SE FAIT

RIDEAU

ELISABETH Interdis-lui d'encore ouvrir la bouche.

NELLY Ma chère Vera, comment pourrait-il partir en voyage ?
Tout seul et sans assistance.

ELISABETH Lui qui n'a pas toute sa tête.

NELLY Et qui n'a pas tous ses pieds. Il a tant de mal à marcher sans soutien.

VERA C'est à en avoir une grosse nerveuse.

ELISABETH Comment a-t-on pu remettre en liberté un danger public comme toi?

NELLY Quelle joie ! La moindre menace de mort que je prononce est prise au sérieux désormais.
On me croit capable de tout à présent. Elisabeth.

ELISABETH Tu l'as enlevé. Kidnapping. Et tu vas nous extorquer la rançon, à nous, ses pauvres parents. Où que l'on aille, on se prend les pieds dans tes manigances. Mais attends que Jakob arrive. Quelle heure est-il ? Il faut que j'aille à la gare.

(elle essaie de se lever, retombe sur le sol)

Qu'est-ce que tu dois aux frères Spaak ? Cent mille, cinq cent mille ? Tu ne perds rien pour attendre.

VERA (Par-dessus sa tasse de thé).
Vous allez vous taire, ou j'appelle la police.

NELLY

Laisse-la parler. Je vis un instant sublime. J'entends tout ce qu'elle dit là de façon si indistincte, comme si je m'en souvenais après beaucoup, beaucoup d'années. C'est comme si mes sensations étaient plus vieilles que moi d'une demi-existence. Quoi que tu puisses dire, c'est déjà passé depuis longtemps et à moitié oublié.

ELISABETH

Si ça fait ton affaire. Moi, par contre, c'est ton avenir proche que je me représente : sombre, sombre comme dans une cellule humide.

NELLY

Chaque femme aimerait savoir comment elle se sentira dans son grand âge. Moi, j'éprouve ça dès maintenant. J'éprouve exactement ce que l'on ressent quand on n'a plus de besoins sexuels. Je considère ma carcasse et je vois qu'elle date encore du temps de Vladimir.

ELISABETH

Besoins sexuels ?

NELLY

(rit de façon équivoque, imite VLADIMIR)

"Un triangle isocèle, Qu'est-ce que c'est ? "

VERA

(ça lui échappe)

Besoin sexuel.

(NELLY se redresse, étonnée)

VERA

C'est Vladimir qui me l'a appris.

NELLY

(continue à interroger, stupéfaite)

Un nez raplati. Qu'est-ce que c'est ?

VERA

Un poisson. Un cyprin.

NELLY

Comme une lèpre à l'intérieur. Qu'est-ce que c'est

VERA

La migraine.

NELLY

(dēçue)

Oh, il a trahi notre langage secret.

VERA

Et tout ça par gestes.

NELLY

Qu'on ne t'y reprenne plus. C'est mal que tu en saches si long.

VERA

(se tourne de façon un peu arrogante vers ELISABETH)

Et Jakob ? Vous croyez qu'il apparaître ici
personnellement ?

ELISABETH

Qu'est-ce que tu en connais, toi, de Jakob ?

NELLY

Le propre père de Vladimir. Rends-toi compte. Il va falloir que nous le touchions, pas vrai ?
Pous allons le toucher, pas vrai ?

Vous allez le trouver par un air

VERA

(brièvement)

Je ne peux pas me le représenter.

(VERA se lève, prends le plateau du petit déjeuner
et sort en l'emportant)

NELLY

(regarde droit devant elle)

Moi non plus.

ELISABETH

Je me lève. Faut que j'aïlle à la gare. Le chercher. Quelle heure est-il ?

NELLY

(crie à VERA)

Quelle heure est-il ?

(VERA revient et regarde avec une fixité excessive la pendule. Elle dévisage, furieuse, les deux femmes et ressort. ELISABETH se lève avec beaucoup de peine, regarde la pendule et s'approche ensuite très près de NELLY).

ELISABETH

Tu ne sais pas à quel point je te hais. Je voudrais qu'ils te décapitent. Si tu restes en vie, la haine va finir par m'étouffer.

NELLY

(sourit)

Pourquoi me regardes-tu avec tant d'insistance ?
Je suis pourtant là, tout près de toi.

ELISABETH

(frappe du pied avec colère)

L'indicateur, Vera, et vite.

(ELISABETH sort à petits pas nerveux par l'arrière)

VERA

(crie, de la cuisine)

Nous n'en avons pas. Les indicateurs ne sont plus communiqués aux personnes privées.

(NELLY rit bruyamment, se réjouissant du contretemps)

Pour ce fait.

ACTE III, Scène 2

NELLY se lève et regarde autour d'elle dans la pièce. Puis elle se dirige vers l'armoire murale de VLADIMIR et l'ouvre. La face intérieure de la porte qu'elle ouvre est un miroir. Elle extrait un châle en soie blanche de VLADIMIR et se le met autour du cou. Puis elle tire un chapeau et un manteau de l'armoire et essaie ces vêtements devant le miroir. Elle essaie d'imiter tous les mouvements et attitudes possibles de VLADIMIR. Dans la galerie apparaît SPAAK 2. Il titube gravement et donne l'impression d'avoir été la victime d'une fusillade. Il presse sa main droite sur son épaule gauche comme s'il y était blessé. En même temps, il semble qu'il veuille se cramponner à son propre corps. Il s'appuie à une colonne. Il adopte une attitude correcte. Il s'approche de NELLY et la salue timidement. NELLY l'aperçoit dans le miroir et lui tire poliment son chapeau. Puis elle se retourne vers lui, SPAAK 2 s'effraie et recule un peu en chancelant. Il est à la fois très ivre et totalement terrorisé. NELLY conserve son déguisement et fait penser à un clown féminin, qui serait affublé de vêtements masculins trop grands pour elle.

NELLY

(les mains aux hanches)

Alors Messieurs ? Vous nous avez préparé une nouvelle saleté ?

SPAAK 2

(irrité)

Pourquoi Messieurs ? Vous n'en voyez qu'un, non ?

(SPAAK 2 se retourne et va vers le canapé. Il s'assied .)

NELLY

(regarde, étonnée, vers la galerie, attend en vain que le deuxième SPAAK paraisse)

Effectivement.

(particulièrement sévère)

Qu'est-ce que ça signifie ?

SPAAK 2

(se défend de tout son corps contre la façon de parler de NELLY)

Non. N'employez pas ce ton avec moi. Je n'y résistais pas. Mon corps n'est plus que très vaguement accroché à son squelette. Ma chair peut à tout instant s'abîmer. Vous voyez de quoi je veux parler : "s'abîmer".

NELLY

Oui mais ce n'est pas le mot qui convient. Il ne s'applique ni à vous ni à votre état.

(Elle s'assied à côté de SPAAK 2 sur le canapé, dépose le chapeau entre elle et lui)

Tu veux dire qu'à l'intérieur tu te sens aussi faible et déchiré qu'un meurtrier de soi-même ?

SPAAK 2

Oui, oui. C'est exactement ça : faible et déchiré, c'est cela, précisément. Et par-dessus le marché cette masse chaude et lourde dans la tête, là, derrière. Comme si une fange chaude coulait le long de ma boîte crânienne.

NELLY

(touche l'arrière de la tête de SPAAK 2)

Peut-être qu'une mare de sang s'est formée dans ton occiput ?

SPAAK 2

Non. Tranquillisez-vous. Toute cette douleur n'est qu'une illusion nerveuse et donc purement imaginaire. Mais qu'est-ce que ça peut me faire de savoir que ce n'est qu'une illusion, si cela ne m'empêche pas de souffrir de douleurs physiques et nullement imaginaires ?

NELLY

Si vous n'étiez pas forcé d'apparaître ici en frère solitaire, vous vous sentiriez naturellement beaucoup mieux.

SPAAK 2

Bien entendu.
(il regarde devant lui)

NELLY

Vous m'auriez déjà depuis un bon moment à nouveau
 chauffée à blanc.

SPAAK 2

(se tortille à l'écoute de l'expression "chauffée
 à blanc")
 Ne me jetez pas un mot aussi brûlant dans le corps.
 Cela fait grésiller le sang dans mes veines.

NELLY

(tapote la cuisse de SPAAK 2)
 Mais, mais, mais. Vous êtes effroyablement meurtri.
 Une plaie ouverte et profonde se répand là sur
 mon canapé et frémit de toutes ses lèvres. Et là,
 au-dessus, vous êtes complètement saoul. Qu'est-ce
 que cela veut dire ? Les compères ont ruiné la
 compagnie ?

SPAAK 2

"Compères, compères". Il n'y a plus de "compères".

(SPAAK 2 inspire profondément, renverse
 la tête, et pousse un hurlement plaintif
 et aigu. Comme un chien. Comme
 Charlie Rivel. Comme s'il pouvait se
 soulager ainsi de ses tensions internes)

Le frère a disparu depuis les premières heures
 du matin. Et je me retrouve complètement seul, en
 face d'une entreprise commerciale démesurée
 et entraînée dans une frénésie insensée. Que je
 devrais maîtriser et conduire. Je veux dire : en
 cet instant seulement, où je devrais la conduire
 et la maîtriser, elle m'apparaît soudain démesurée,
 frénétique et insensée. C'est exactement comme
 si l'on attendait de moi - moi qui suis par nature
 prédisposé à n'être qu'un complément-, comme si l'on
 attendait de moi que je sache par coeur tout le
 marché des devises européennes et que, par surcroît,

je l'influence à notre avantage. Comme vous pouvez vous l'imaginer, mon incertitude fébrile provoque sans arrêt des erreurs et des catastrophes petites et grandes. Je donne des directives qui se contredisent l'une l'autre. Je regroupe des postes qui n'ont rien en commun. Je m'attribue des compétences que je ne devrais en aucun cas m'attribuer. Et j'en refuse d'autres que je ne devrais pas refuser. Je passe des commandes qui n'ont pas de sens et j'en annule d'autres qui en ont beaucoup. Tout ce que j'entreprends s'avère au détriment de la firme. Mais le plus grave, c'est que je renvoie sans préavis les collaborateurs expérimentés qui me rappellent à la raison et me prodiguent de sages conseils. Car il faut tout de même que je preserve jusqu'au bout ma position dominante dans la firme, et chacun de ces licenciements me donne cette sensation de rêve d'être toujours maître de la situation. Voilà. Il n'empêche que les dégâts que j'ai occasionnés jusqu'ici pourraient être enrayés et corrigés en une huitaine de jours tout au plus. Si par exemple vous, vénérée et gracieuse madame, vous chargiez à mes côtés, avec sérénité et bon sens, du redressement des relations perturbées au sein de l'entreprise. Mais cette hypothèse est à présent impossible.

(il inspire à nouveau et pousse un hurlement)

Vous et votre effroyable crime ont eu pour effet que mon esprit se tend à en éclater. Supposez un instant que la disparition du frère vienne à se savoir et ne puisse s'expliquer de manière bourgeoisement bénigne. Aussitôt le procureur me fera comparaître, et vous aura même convoqué avant moi.

NELLY Comment ?

SPAAK 2 Elle l 'a décidé à partir. Et cela valait mieux.

(NELLY saisit l'air de sa main droite
le poing fermé, se frappe le front)

NELLY Je n'arrive pas à me rentrer ça dans la tête.

SPAAK 2

Cette mère est un sujet brûlant. Elle espionne. Tout indique qu'elle nous épie. Des hommes de main dans mon bureau. Des hommes de paille au téléphone. Des limiers qui vous suivent à la trace, des cafards dans les coins, des complices et des traqueurs. Surveillance partout. Pour une famille, vous avez une famille. Cette mère est de trop.

NELLY Vladimir vogue sur l'océan.

SPAAK 2

Et puis me reprend l'idée que le frère s'est décidé
je ne sais comment, à suivre ses propres voies
secrètes. Peut-être menait-il depuis longtemps une
deuxième vie, dont j'ignorais tout ? Ou alors
les choses seraient encore plus perfides qu'on ne
l'imagine : tout se passerait comme si lui-même, le
frère donc, avait ourdi tout ce dérèglement afin de
me mettre à l'épreuve.

(il hurle)

NELLY Nous saurons bien par Elisabeth où se cache le frère.
Elle va nous révéler ses secrets. Tu peux me croire.

SPAAK 2 C'est que mon frère en tant que frère ne vaut pas grand chose. C'est en tant qu'un des deux qu'il vaut gros.

NELLY

(pose un bras sur les épaules de SPAAK)

Cela ne va plus tarder. Nous allons ensemble mettre de l'ordre dans les affaires. Et nous allons rappeler nos disparus. Un télégramme à Batavia : Vladimir, reviens tout de suite, toi le candide chercheur.

SPAAK 2

Les soupçons s'accumulent. L'un talonne l'autre. Je ne puis plus formuler une hypothèse claire. Chacun peut être le tireur de ficelles de l'ensemble. Et en fin de compte je suis moi-même le manipulateur principal. Sans le savoir. Qui sait quelles conséquences peuvent avoir les innombrables mesures et négligences inconscientes que je prends et commets sans discontinuer ? Et sait-on si ces causes et effets imprévisibles ne se rassemblent pas, subrepticement et spontanément en un système clos et subtil de crimes et de catastrophes ? On ne le sait pas, justement. On ne sait plus rien.

NELLY

Moi j'en sais assez, je sais très bien.

SPAAK 2

Et pourtant, tout bien considéré, il n'existe qu'une seule personne qui nous ait déjà fourni la preuve formelle qu'elle était capable de toute la malignité et violence qui se répand actuellement autour de nous. Et cette personne, je suis navré de devoir le dire, c'est vous.

(SPAAK 2 et NELLY s'éloignent simultanément et instantanément l'un de l'autre)

NELLY

Je n'avais encore jamais rencontré un dément en état d'ivresse.

SPAAK 2

Je me sens mal à l'aise dans votre voisinage.
Il vaut mieux que je m'en aille maintenant.

(SPAAK 2 saisit le chapeau qui
est posé à côté de lui, mais NELLY le
arrache, parce qu'il lui appartient)

SPAAK 2

Je ne sais vraiment rien de précis.

(SPAAK 2 s'incline en s'excusant, et
s'en va, trébuchant dans sa hâte, par
le fond. Dans la galerie il pousse encore
un dernier hurlement. NELLY plonge la
main dans la fente du canapé et en
extraît son revolver. Elle retire les
munitions du chargeur et laisse tomber
les cartouches dans la poche de son man-
teau. Elle remet son chapeau. ELISABETH
vient de l'arrière par la galerie. Elle
voit, assis dans le canapé, quelqu'un
qui porte un chapeau d'homme).

ELISABETH

Jakob. Tu est là. Nous nous sommes donc manqués.

(NELLY tire son chapeau et salue, sans
se retourner)

ELISABETH

(irritée)

Nelly. C'est toi. Je suis stupide.

(NELLY se lève, dépose manteau et
chapeau, cache le revolver derrière
son dos)

NELLY

Je t'en prie. Il existe donc vraiment, ce Jakob.
Mais qu'est-ce qu'il vient chercher ici ?

ELISABETH Ne sois pas si curieuse. Il est trop tard maintenant.

NELLY (braque le revolver)
Toi et lui. Vous voulez ma tête. Il est ton détective, ou quoi ?

ELISABETH Détective, qu'est-ce que cela veut dire ? Il est, si tu veux, mon détective privé à titre très privé. Il se fait du souci pour sa famille. Il est très soucieux de son prochain.

NELLY Sur quel bateau as-tu envoyé Vladimir à Batavia ?

ELISABETH Tu as vraiment l'air comique quand ça te prend.

NELLY Ou est-il passé, le gros Spaak?

ELISABETH Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

NELLY (faiblement)
Le bateau. Où est Vladimir ?

ELISABETH Je viens d'aller me renseigner. Le bateau est parti sans...

(Par la porte de la véranda, où il s'était trouvé dans la scène 3 du II, JAKOB est entré. Il ressemble fort, très fort à VLADIMIR. Il "est" Vladimir, qui aurait brusquement vieilli de quarante ans. JAKOB est habillé exactement comme VLADIMIR lors de sa première apparition).

ELISABETH

Jakob, Jakob.

(ELISABETH veut passer devant NELLY et aller vers JAKOB. Trois, quatre, cinq coups de feu retentissent. ELISABETH marche en direction des coups de feu, avance et est rejetée en arrière par les impacts).

ELISABETH

Jakob ?

(ELISABETH tombe sur le sol. NELLY regarde, désespérée, son revolver qui n'a pas tiré. Elle se retourne et voit JAKOB. Elle dirige involontairement le revolver vers lui. Elle appuie plusieurs fois, mais on n'entend que le dé clic. JAKOB se tient là, il a la respiration difficile de l'asthmatique. Il regarde NELLY sévèrement. Son menton est appuyé sur sa poitrine. Il pompe l'air).

NELLY

(crie)

Vladimir.

(puis à voix basse et distante)

Jakob Jakob.

(VERA entre précipitamment et embrasse la scène du regard. Elle acquiesce en regardant JAKOB. Elle va vers ELISABETH et traîne son cadavre vers l'arrière par la galerie).

LE NOIR SE FAIT

ACTE III, Scène 3

Le soir tombe. On a remis de l'ordre dans la pièce. On mange.
JAKOB et NELLY sont assis de part et d'autre de la table. VERA
entre et sert un plat de fromages. Elle est particulièrement
gaie et insouciante.

JAKOB

(parle bas, souvent sur le souffle ; il fait une
plaisanterie, sans être dans l'humeur qu'il faut)

Du fromage ? Jamais. Ça me ronge la pompe à air.

(VERA a un fou-rire. NELLY doit rire
aussi, malgré elle. Elle tente de se
dominer. Elle a honte que les deux femm
rient du vieil homme).

NELLY

Qu'est-ce qui vous prend, Vera ?

(reste très sérieuse)

Le fou-rire peut vous surprendre à tout âge. Quand
enfant, l'envie de rire me prenait - j'entends
bien, dans les circonstances les moins propices-,
que mes lèvres tremblaient et que mes yeux se
plissaient, de sorte que, vu de l'extérieur, le
rire contenu pouvait être pris pour la mimique
d'une attention sérieuse, d'une extrême tension,
alors, et alors seulement, je souhaitais ardemment
être un jour adulte. Car j'étais fermement convaincu
qu'une fois devenue adulte, je serais définitivement
à l'abri de ces quintes de rire. Mais ce n'est pas
vrai. Le hoquet et le fou-rire peuvent sévir à
n'importe quel âge. Seul le point de côté se perd
avec le temps. Curieusement.

(VERA doit entretemps rire de plus en
plus et sort en courant)

NELLY

(se domine, reprend la conversation)

Tu disais, une vie fausse du début à la fin.

JAKOB

Oui Nelly. C'est une vie mortellement fausse que nous menons tous. Et nous le savons bien. Mais ce savoir précis, cette pédanterie maniaque appartient à ce point à la vie fausse qu'elle l'accompagne comme une torture douce, indispensable. Comme lorsque, saisis par le sommeil, nous rêvons que nous rêvons.

NELLY

(demande comme une écolière)

Combien de temps peut-on adopter cette attitude fausse, morbide ? Combien de temps peut-on adopter une attitude dont on sait fort bien que seule la mort pourra y mettre un terme ?

JAKOB

(hausse les épaules, comme s'il ne savait pas quoi répondre)

Combien de temps ? Une seconde peut-être.

NELLY

Et puis ?

JAKOB

Et puis ? Une autre seconde.

NELLY

Mais dans l'intervalle, qu'est-ce qui se passe ?

JAKOB

Tu connais ces instants d'oubli de soi. Où l'angoisse et la sottise ont une seule et même expression. Où les sens sont éveillés et la pensée assoupie.

NELLY

Oui, je les connais. On regarde le vide à s'y perdre. Mais il n'y a pas que ça. Souvent un mot sur deux l'on prononce, un pas sur deux que l'on fait nous échappe complètement.

JAKOB

Exact. Ces instants sont les temps morts dans la pulsation fixe de la raison. C'est à ces moments-là que nous nous reposons du danger de la mort, qui pousse à la minute qui suit.

D'autres gens, sans doute, comme ELISABETH par exemple...

NELLY

~~Savoir~~ ^{ent} moins, ~~parler~~ ^{ent} moins, ~~souffrir~~ ^{ent} moins.

JAKOB

On connaît ça, mais c'est une erreur. Nous croyons tous que nous nous exprimerions d'autant plus librement que nous aurons laissé de côté l'essentiel de ce que nous avons à dire. En réalité, on nous exprime de force. La déclaration économe et simple, l'opinion économe et simple sont dominées par l'hégémonie des mots écartés, des pensées écartées. Et moins on en dit, plus pèse le pouvoir du non-dit sur les mots que nous prononçons. Non, il existe une monstrueuse, une commensurable réserve de sens, qui nous gouverne tous, et à laquelle personne ne peut échapper. Ni le taiseux ni le dormeur, ni l'esprit fort ni l'esprit faible.

NELLY

Ah, quand je te vois respirer si difficilement, il faut toujours que je pense à cet idiot dans un conte anglais. Il ne disait jamais un mot, pour économiser son souffle. Au lieu de cela, il traînait partout un gros sac où il avait rassemblé toutes sortes d'objets, d'instruments, au moyen desquels il avait coutume de s'exprimer plutôt qu'avec des mots.

JAKOB

(un peu offensé)

Et mon fils ? Il ne t'a bien sûr jamais paru idiot

NELLY

Vladimir ? Il vaut mieux que tu ne l'imites pas.

JAKOB

Cela me blesse, que tu m'aies, par le moyen d'une comparaison, traité d'idiot.

NELLY En comparaison avec un benêt de conte de fée.

JAKOB C'était bien cela. Il n'y avait pas de malentendu

NELLY Si.

JAKOB Oui ?

NELLY On n'en parle plus.

JAKOB Tu sais, Nelly, les idiots, il se fait que je les
 connais. Elisabeth par exemple.

NELLY (gratte impatiemment avec ses pieds sous la table)

Pardon, Jakob. Je n'arrive absolument pas à l'écou
Un filament de viande s'est coincé entre deux dents

(NELLY fait des grimaces, comme quelqu'un
qui cherche avec la langue à extirper
reste de nourriture d'entre ses dents.
s'arrête laisse tomber son menton
sur sa poitrine).

JAKOB Oui.

(JAKOB se lève et fait quelques pas vers
l'arrière. Il regarde la pendule. Il ap-
proche si doucement que VERA ne peut en fait
l'entendre)

JAKOB Vera, tu viens débarrasser ?

(VERA entre, débarrasse et ressort. NE
farfouille toujours dans sa bouche avec
sa langue)

NELLY Continue à parler. Je ne suis pas près d'avoir fini

JAKOB

(reprend aussitôt)

Elle se consacrait, avide et étourdie, à son aveugle petit rage d'agir. Une redoutable inconscience planait, comme une nappe de gaz asphyxiant, au-dessus de son corps, de ses propos, de sa personne tout entière. Parce qu'elle ne parvenait pas à extraire un filament de viande d'entre ses dents, elle détruisait intégralement sa denture. Et puis celle de son conjoint. Ainsi était Elisabeth.

NELLY

Ne parle plus d'elle.

JAKOB

(soudain froid et cassant)

Parce que je t'ai précédée, quand je l'ai descendue

NELLY

Non. Le revolver dans ma main, n'était pas chargé.

JAKOB

Parce que ton voeu secret, celui de la tuer, ne devait pas s'exaucer dans un moment d'égarement.

NELLY

Arrête. Jamais je ne l'aurais fait comme toi, par susceptibilité blessée seulement. J'étais destinée à être sa victime. Elle m'a détestée à mort. Elle m'a diffamée et traquée. Elle m'a enlevé Vladimir.

JAKOB

Comme tu peux te tromper, Nelly. Vladimir, c'est moi qui te l'ai pris.

(NELLY se lève et regarde VLADIMIR, incrédule)

JAKOB

Elisabeth a seulement exécuté ce que j'avais planifié et ordonné auparavant. Mais comme elle ne savait, selon son habitude, rien sur elle-même, elle ne soupçonna jamais qu'elle pourrait s'empêtrer dans ses propres machinations. Elle ne se doutait pas que moi seul déclencherais les dernières décisions.

NELLY

Tu ne manques pas d'air. C'est odieux, un
vieil homme qui se monte du col ainsi.

JAKOB

Depuis ce matin tôt, sept heures trente, Vladimir
fait route vers Batavia à bord du "Willemstad".

NELLY

(déploie l'erreur de JAKOB)

Oh la la, tout cela n'est pas vrai. Vladimir peut
apparaître, là, devant nous, à tout instant. Il
a fait une petite fugue. Pourquoi pas ? Tu te
souviens des dernières paroles d'Elisabeth,
quand même. Elle a dit : je me suis renseignée,
le bateau est parti sans - et c'est alors que tu as
tiré. Qu'est-ce qu'elle a bien pu vouloir dire ?
Le bateau est parti sans Vladimir. Voilà ce qu'elle
voulait dire. Quoi d'autre ?

JAKOB

Peut-être. Mais ses informations ne se réfèrent
certainement pas au "Willemstad". C'est un cargo
qui n'accueille que cinq passagers. J'y ai fait
réserver une place pour mon fils.

NELLY

Quel propos péremptoire, on croirait entendre un
détective .

(VERA vient de la galerie en courant.

Elle porte un grand coffre de voyage).

VERA

Madame, madame. Regardez. Un bagage de Monsieur
Vladimir.

(VERA dépose le coffre de voyage à côté
des marches qui conduisent au coin de tr
vail de VLADIMIR).

NELLY

(enthousiaste)

Il revient. Vladimir est de retour.

VERA

Pas du tout. Le cocher du fiacre, qui a conduit Monsieur Vladimir au port, vient d'apporter le coffre. Monsieur Vladimir lui aurait demandé de le rapporter ici en fin de journée. Lui, Monsieur Vladimir, aurait dû renoncer à ce bagage parce que, toujours selon le cocher, il se serait aperçu, Monsieur Vladimir, que, à la réflexion, il se serait surchargé avec ses deux lourdes malles de voyage.

(NELLY regarde VERA avec perplexité)

VERA

Son pourboire, l'homme l'a déjà, ce matin, reçu en prévision.

(NELLY se jette sur la malle, l'ouvre et déballe)

NELLY

Mes robes. Le rideau. Les plantes. Rien que des souvenirs.

(NELLY jette tout devant elle sur le sol.
VERA sort une montre de poche de son
tablier et montre avec insistance, mais
de façon à ce que seul VLADIMIR le
remarque, le cadran).

JAKOB

(fait un signe de la main)

Très bien, VERA. Laisse-nous seuls à nouveau.

(VERA sort. NELLY ferme la malle vidée
et s'assied dessus. Elle garde à la main
une étole qu'elle y a trouvée).

NELLY

Pourquoi, Jakob. Pourquoi as-tu fait cela ?

JAKOB

(calmement)

Parce que je t'aime, Nelly. Plus tendrement encore que Vladimir, je t'aime, moi, son père.

(NELLY se met l'étole autour du cou et la serre bien sur ses épaules).

NELLY

Qu'est-ce que vous dites ? Nous ne nous connaissons que depuis quelques heures. Nous ne nous étions jamais rencontrés.

JAKOB

Crois-moi. Aujourd'hui, nous nous retrouvons.

(NELLY prend rapidement un manteau, qui repose sur le sol sous les pièces de vêtement, et l'enfile).

NELLY

Non. Je ne vous connais pas.

JAKOB

Il y a cinq ans. En plein milieu de l'été. Ton voyage à Halle. A l'enterrement de ton père.

(NELLY commence à boutonner lentement son manteau de bas en haut).

Nous étions assis l'un en face de l'autre dans un compartiment bondé de train allemand. C'était comme si, devant la beauté de ton apparition, la lumière m'aveuglait. Mes regards submergeaient ton visage si pur, cherchaient à y susciter la douceur d'un sourire. Mais il demeurait clair et fort, éloigné de moi. J'étais forcé à t'aimer, mais sans le moindre espoir d'une réciprocité. Que pouvais-je faire ? J'ai décidé de prendre soin de toi sans que jamais tu ne découvres ni ma personne ni mon amour. Depuis ce voyage à Halle, j'ai cherché par tous les moyens à ne pas perdre ta trace, à savoir toujours où tu étais et ce qui t'advenait.

(NELLY a boutonné son manteau jusqu'en haut. Elle presse le bout de ses doigts sur ses tempes)

JAKOB

Bientôt je constatai que cette surveillance, cette poursuite ne me suffisaient plus. J'ai commencé alors à tracer moi-même les voies que tu devais emprunter. J'ai pris alors des dispositions afin d'orienter ta vie d'une main invisible, jamais insistante, de l'organiser de sorte que tu te sentes heureuse, en conformité parfaite avec tes vœux et ton être.

NELLY

(moqueuse, mais profondément angoissée)

Quel hasard extraordinaire, alors, que j'ai précisément rencontré ton fils et que nous sommes tombés éperdument amoureux l'un de l'autre.

JAKOB

Il fallait que je vous préserve, toi et mon amour, de tous les hasards et de toutes les surprises, de toute forme d'inattendu. C'était ma plus haute ambition. Mais lorsque j'ai délégué Vladimir vers toi, j'ai risqué Dieu sait quelle aventure. Rien ne garantissait qu'il te plairait autant que je l'espérais secrètement. Mon bonheur fut incommensurable lorsque j'appris que tu te liais à lui et que vous vous unissiez.

Le vieux vaniteux que je suis ne rêvait plus que de tout ce qu'à travers Vladimir tu apprenais à aimer de moi, son père.

NELLY

(se lève, pose une main derrière son oreille, comme elle écoutait intensément).

A supposer que tout se soit passé comme tu dis - Vladimir, par contre, n'a jamais su qu'il avait seulement été "distribué" par toi, en vue de notre amour.

JAKOB

Oh que si.

(il réfléchit un instant)

Si, Si. Il était parfaitement au courant de notre trio. Il ne t'a du moins jamais aimée que comme il avait été convenu avec moi.

NELLY

(retombe sur la malle)

C'était convenu ?

JAKOB

J'avais tout au moins relevé avec succès le grand défi de ma secrète passion.

NELLY

(regarde fixement devant elle)

Vladimir n'était que la doublure de Jakob.

Et Jakob, mon bienfaiteur assurément, rien d'autre que la doublure de sa folie.

(NELLY met un renard et un chapeau dont elle fait retomber la voilette devant son visage).

JAKOB

Ne t'effraie pas. Ce sera bientôt terminé.

NELLY

Raconte encore. Je ne me fie plus aux mots que je prononce. Qui parle, lorsque j'ouvre la bouche ? Est-ce moi encore ou parles-tu à travers moi ?

JAKOB

(Pourquoi) te plaindrais-tu que j'aie complètement pris possession de toi, que je t'aie dominée ? Tu es injuste. Je n'ai le plus souvent influencé, et légèrement encore, que les circonstances superficielles de ta vie. Et toujours à ton avantage. Regarde cette splendide demeure. C'est moi qui vous l'ai procurée. Je reconnais que quelque-unes de tes précieuses acquisitions je les ai ensuite - avec le concours de marchands d'art et de vendeurs de mes amis, déterminées selon mon goût, ou du moins inspirées. Mais peut-on appeler cela de la tyrannie ?

(NELLY ramasse le voilage et le
montre à JAKOB)

Je sais, un petit malheur. La bonne VERA était un petit peu débordée à ce moment-là. Avant même qu'elle n'ait suscité en toi le souhait d'un nouveau rideau, cette singulière dentelle avait déjà été livrée à la maison.

NELLY Vera ? Elle était ta complice. Une espionne ?

JAKOB Rien de répréhensible à cela. J'ai été très épris de Vera autrefois. Quoi qu'il arrive elle jouera toujours un rôle dans ma vie.

(NELLY se drape dans le voilage)

Sans son aide le difficile et dispendieux service secret de mon amour n'aurait pas duré jusqu'à cet instant, où je puis me permettre de le divulger.

NELLY Et ça t'a coûté combien, de me simuler une aussi belle vie.² Tu as de la fortune[?]

JAKOB Tu sais bien quel est le chiffre d'affaire de "Frères Spaak et Cie" lorsque la conjoncture est favorable.

NELLY (se met quelque peu à l'aise, relève sa voilette)
Qu'est-ce que tu as à voir avec cela.

JAKOB La firme m'a appartenu.

NELLY Avant que les Spaak ne la reprennent ?

JAKOB Non. Les Spaak ont mené les affaires pour moi. Leur grand-père, à qui ma famille avait acheté l'entreprise à la dérive, était un chimiste célèbre. C'est pourquoi le nom de Spaak est resté la raison

NELLY

(tout à fait intéressée)

Mais puisque les Spaak n'étaient que tes employés, comment pouvaient-ils exiger de moi que je me retire de la firme et que je revende mes parts ?

JAKOB

(hausse les épaules)

Ils ont essayé, par cette manoeuvre méprisable, d'arrêter leur emprise sur la maison.

NELLY

Ma copropriété est donc légitime ?

JAKOB

Elle l'est. Simplement, elle ne te vient pas de ton père.

NELLY

Bien sûr que non. C'est toi qui m'as offert ces actions.

JAKOB

Les Spaak, ou du moins ce qu'il en reste, ont pris le large.

NELLY

Et à qui appartient l'entreprise à présent ?

JAKOB

A toi.

NELLY

A qui ?

JAKOB

A toi seule. Je l'ai fait inscrire à ton nom.

NELLY

Nelly, en fin de compte, propriétaire d'usine.

JAKOB

Tu vas être libre et faire de grosses affaires. Tu es une femme puissante et autonome.

NELLY

Les Spaak étaient en relation avec toi. Ils étaient au courant eux aussi ?

JAKOB

Un des deux seulement. Le gros Spaak savait

ELLY

Où est-il passé ?

JAKOB

Il savait à quoi il devait s'attendre de ma part.
Après sa tentative d'escroquerie à tes dépens.
Il a fini par succomber à une tentative de
meurtre à mes dépens.

NELLY

Il a voulu t'assassiner ?

JAKOB

Cela en avait tout l'air, quand, ce matin même, je
l'ai surpris derrière mon dos. Il se tenait là,
brandissant son poignard et tirant une affreuse
grimace. Un meurtre au domicile d'une dame sur
laquelle pèsent des présomptions de meurtre, même
une lâche ordure comme lui pouvait s'y hasarder.

NELLY

Et l'autre, dans la véranda - c'était toi ?

JAKOB

Si tu n'avais pas crié au bon moment, je reposais
maintenant, avec mon précieux secret, six pieds
sous terre.

NELLY

Jakob. Je t'ai sauvé la vie ce matin, pour apprendre
ce soir que tu tiens ma vie fermement en main.
Que je n'ai jamais disposé d'une réalité libre,
qu'elle n'a jamais été qu'une magistrale contre-
façon, en trompe-l'oeil.

JAKOB

Nelly. Tu as vécu librement, aussi longtemps que
tu n'as rien su de mon amour et de ma sollicitude.
Maintenant que tu sais tout, tu vas être libre à
nouveau, car je vais te laisser seule et ne plus
prendre soin de toi.

NELLY

Comment ? Tu ne peux pas m'abandonner. Non, Jakob.
Pas maintenant.

(NELLY veut courir vers lui, hésite,
s'arrête)

JAKOB

Je me livre à la justice. J'ai à répondre du meurtre du Docteur Gustav Mann, que tu as tué sur mon ordre. Et du meurtre de ma femme Elisabeth. Je te dis que tu es libre et disculpée de tout.

NELLY

Mais tout cela tu l'as fait parce que tu m'aimes. Tu as éloigné Vladimir, tu as tué Elisabeth, pour m'avoir pour toi seul.

(faiblement)

Il ne reste plus que nous deux, Jakob.

JAKOB

Comme tu ne cesses de faire erreur ! Je t'ai aimée, mais jamais je n'ai voulu te posséder. Mon amour a été comblé en cet instant où tout a basculé, où tu as compris qu'une existence apparemment libre et conduite sans but n'était en fait que la préparation rigoureusement planifiée de cet instant où tout a basculé, où tu as compris tout cela.

NELLY

Tu me brises la tête. Je deviens complètement folle. Angoisse, angoisie. Je ne suis plus qu'un spectre d'angoisse. J'ai peur, peur de moi-même.

(NELLY se jette sur la poitrine de
JAKOB. Puis elle se calme et se redresse.
Elle dévisage JAKOB)

NELLY

Et toi, pourquoi ne serais-tu pas le vulgaire malfaiteur qui par des détours fantastiques me pousse au plus élémentaire des actes de sang ?

(JAKOB conduit NELLY au canapé. Ils
s'assoient. JAKOB caresse les cheveux
de NELLY).

JAKOB

Clame-toi, ma Nelly. Tout sera bientôt révolù. Elisabeth, vois-tu, c'était l'histoire d'un autre plan. Non pas un plan d'amour, mais un plan de destruction. Quand j'étais jeune encore, elle m'a trahi et mené par le bout du nez. Elle m'a humilié et torturé. Un jour elle m'a tellement décontenancé et mis hors de moi que j'ai abattu un de ses amants. Tu connais la sensation d'avoir commis un meurtre. Je voulais que tu l'éprouves, afin que tu me comprennes mieux. Elisabeth et moi avons alors vécu un mariage ennuyeux et taciturne. Je l'ai supporté parce que je ne vivais que dans la perspective de ce moment unique, suprême, où je pourrais l'étonner de la façon la plus effroyable - en la tuant de ma propre main. Et j'ai su que ce moment était arrivé quand elle se tenait devant toi et que tu la menaçait de ton arme. Elle a vu alors en moi l'espoir ultime, quand je suis apparu derrière toi et puis le pire, la plus horrible des surprises s'est figée sur son visage, lorsque moi, son sauveur, je l'ai abattue.

NELLY

Jakob, Jakob, reste avec moi. Ne me laisse pas seule. Je ne veux pas mourir.

(NELLY se cramponne à JAKOB. Son col de chemise s'ouvre. On peut voir qu'il n'a pas de goître.)

JAKOB

(se relève vivement)

Il faut que je parte d'ici. Fin de la préparation. Je n'ai plus le moindre mot à te dire.

(JAKOB va rapidement vers le fond. NELLY pousse un cri épouvantable. Son buste s'affaisse sur les coussins du canapé. VERA entre de l'arrière en courant : elle est en tenue complète de voyage, avec des valises à la main. JAKOB lui un signe nerveux, et VERA disparaît aussitôt après. JAKOB se poste derrière une colonne dans la galerie. NELLY se redresse lentement. Elle ôte sa fourrure, son manteau et son chapeau, et même la veste de son tailleur. Elle ne porte plus que sa jupe et sa blouse. Elle se lève et regarde d'en bas le portrait de JAKOB. Elle va vers le coin de travail de VLADIMIR et décroche le portrait, qu'elle porte jusqu'au canapé. Elle s'assied à nouveau. Elle pose le tableau sur ses genoux et le regarde. Elle se met soudain à gratter le portrait, à la hauteur du cou. Elle en décolle un lambeau de toile, sur lequel est peint un goître. NELLY se tâte le cou en guise de vérification).

NELLY

Mais bien sûr, c'est tout à fait différent. Une vulgaire supercherie, du début à la fin. Il n'a pas de, pas le moindre.....

(elle est obligée de dire)

Vera.

(elle rit plus fort)

Vera.

(JAKOB apparaît de derrière la colonne, court sur la pointe des pieds jusque tout près, derrière le canapé).

NELLY

Vera !

(NELLY se lève. Devant elle se tient
JAKOB, qui brandit un poignard dans sa
main droite et fait une grimace mons-
trueuse).

NELLY

Vladimir. Mon chéri.

(JAKOB frappe NELLY, encore et encore)

NELLY

Toi. Non. Laisse. Non.

(NELLY s'effondre. VERA entre en courant
et brandit la montre de poche).

VERA

Allons, Jakob. Il faut nous dépêcher. Le bateau
appareille dans une demi-heure.

LE NOIR SE FAIT

R I D E A U